

choisir

revue culturelle
n° 597 – septembre 2009



(Grandir
avec Soi et l'autre



*Donne-moi la force de te chercher,
toi qui m'as fait te trouver,
toi qui m'as donné de plus en plus
l'espoir de te trouver.*

*Devant toi est ma fermeté et mon infirmité,
garde celle-là, guéris celle-ci ;
devant toi est ma force et mon ignorance.*

*Là où tu m'as ouvert, accueille mon entrée ;
là où tu m'as fermé, ouvre à mon appel ;
accorde-moi de me souvenir de toi,
de te comprendre, de t'aimer.*

Saint Augustin



choisir

n° 597 - septembre 2009

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
€ : 66.- ; par avion : € 70.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Lucienne Bittar
p. 7 : Annie Béliveau
p. 15 : Paléo 2009/Martial Gagnière
p. 21 : Fred de Noyelle/GODONG
p. 29 : Pyramide distribution
p. 32 : Alberto Giacometti-Stiftung, Zurich
© FAAG/ 2009, ProLitteris, Zurich
Photo : Jean-Jacques Nobs, Bâle
p. 34 : Gérard Joulié

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Retour de vacances <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
L'amour élastique <i>par Etienne Perrot</i>	
Spiritualité	9
Jean Monbourquette. Médecin de l'âme <i>par Pierre-Olivier Bressoud</i>	
Eglise	14
Des rites à habiter. Entre mémoire et histoire <i>par François-Xavier Amherdt</i>	
Société	19
La violence cachée de l'aide au suicide <i>par Yvan Mudry</i>	
Portrait	23
Si c'était vrai. Jacques Brel <i>par Jerry Ryan</i>	
Cinéma	28
Pour rire... <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Expositions	30
Alberto Giacometti et les siens <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	33
Une révolution poétique ou la Révolution par la poésie <i>par Alessandra Lukinovich et Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	37
Alliance et espérance <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Chronique	44
Maux d'ordre <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Retour de vacances

Avec la fin de l'été, c'est le retour de vacances : dans l'abondant courrier qui s'est accumulé, une série de cartes postales. C'est toujours sympathique de rejoindre les amis là où ils sont allés changer d'air. Cela permet de voyager à bon compte et les quelques lignes au dos, griffonnées souvent à la hâte, prennent toute leur valeur lorsque la signature rappelle un visage connu. Défilent alors des images plus précises que le commentaire manuscrit vient détailler : temps merveilleux, chaleur étouffante, excellente cuisine, soirées animées entre amis, détente en famille, séjour culturel enrichissant... Certes d'autres messages peuvent assombrir le tableau, car il est aussi parfois question de pluie abondante, de grisaille lancinante, de gens peu amènes dans un groupe organisé sans intérêts... Puis, dans toute la paperasse administrative qui ne prend jamais de congé, dans le tas de ces publicités toujours plus encombrantes, surgissent quelques lettres plus fragiles à ouvrir lorsqu'on y reconnaît une écriture ou une adresse connue. Là encore que d'émotions, entre l'annonce d'une naissance prochaine, la maladie qui poursuit inexorablement son travail destructeur chez tel parent d'un ami, le décès accidentel de l'être aimé, la séparation de couples ou l'invitation à la fête prochaine... Jamais autant qu'à cette période de l'année, l'accumulation de tant de messages dessine un kaléidoscope de sensations, difficiles à gérer voire à digérer. Et il faut répondre à tout cela ! Et en même temps, c'est la reprise du travail...

La rédaction n'échappe pas à cette règle annuelle. Les articles sont arrivés, livrant leur lot d'émotions, d'interrogations, d'analyses d'événements divers. Ce numéro en est riche, tant par la diversité des sujets traités que par la profondeur des critiques émises. L'ensemble peut paraître un peu sombre, au sortir de l'intense lumière des jours d'été. Mais si nos églises se vident, ne serait-ce pas parce qu'on ne sait plus y trouver le sens dont chacun a besoin pour nourrir son combat quotidien ? François-Xavier Amberdt,¹ en homme de terrain, nous invite à retrouver la valeur symbolique des gestes posés au quotidien. Il est bien utile de suivre son analyse pour retrouver le vrai sens des mots, surtout lorsque le langage populaire tend à confondre « symbolique » avec « imagé », comme on raconte une histoire pour expliquer l'inexplicable. Et pourtant, quelle profondeur de sens se cache dans chaque symbole !

Aujourd'hui, au risque de ne pas supporter de vivre, on préfère proposer de bien mourir. Mais qui peut s'ingérer dans cette interrogation que seul l'individu doit résoudre, au péril de sa liberté ? Yvan Mudry ose reposer la question,² à l'heure où diverses associations dans notre pays revendiquent le droit d'accorder une aide au suicide, en réclamant du même coup - quel paradoxe ! - un peu plus d'humanité auprès de celles et ceux qui tentent encore de défendre le droit le plus élémentaire de chaque individu : celui d'exister, donc de vivre ! Et c'est bien cette Vie, que chantait, criait, burlait parfois le Grand Jacques, dont Jerry Ryan rappelle le souvenir³ à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. Comme nul autre pareil, Jacques Brel, cet écorché vif, savait trouver les mots pour décrire l'insoutenable légèreté des gens qui se prennent pour ce qu'ils ne parviendront jamais à être : « Chez ces gens-là, Monsieur », ironisait-il pour ne pas en pleurer. Faut-il être poète pour se risquer à dire vrai ? Et à être entendu ? Invitation est faite à celles et ceux qui en ont le talent, de prendre le relais de Celui qui a lancé à la face du monde, un soir de grand vent : « Heureux les pauvres ! »

Ils rempliront alors, non les églises devenues trop froides, mais tous les cœurs affamés de justice, assoiffés d'espérance. Ils rejoindront, au plus profond d'eux-mêmes, celles et ceux qui osent encore, et malgré tout, croire. Celles et ceux qui prennent le risque d'ouvrir devant eux cet espace de liberté que seul l'autre - avec ou sans « a » majuscule - est invité à franchir, sur la pointe des pieds, délicatement et en toute discrétion, pour respecter ce qui, en chacun, germe toujours nouveau pour donner Vie.

Jean-Bernard Livio



1 • Cf. les pp. 14-18 de ce numéro.

2 • Cf. les pp. 19-22 de ce numéro.

3 • Cf. les pp. 23-27 de ce numéro.

■ Info

Guatemala, plus d'évangéliques

Le quotidien *Prensa Libre* (11.08.09) rapporte que la proportion d'évangéliques au Guatemala était de 40 % en 2004 contre plus de 60 % aujourd'hui. Le journal se fonde sur des informations fournies par l'Institut national de la statistique (INE). Il y a 20 ans, la proportion de catholiques dans ce pays était encore proche des 100 %. L'étude de l'INE a été effectuée sur mandat de l'œuvre d'entraide catholique Aide à l'Eglise en détresse. (Apic)

■ Info

Hong-Kong, boom du livre religieux

Selon les organisateurs du Salon du livre de Hong-Kong (22 au 28 juillet), les livres sur la religion et la philosophie sont arrivés en quatrième position des listes d'achat des visiteurs. C'est la crise financière qui amènerait les gens à se tourner vers les ouvrages religieux.

Le Salon a attiré des exposants de 55 groupes religieux locaux, dont 21 groupes protestants (anglicans, méthodistes, baptistes), plus de 20 organisations bouddhistes, 8 groupes catholiques et plusieurs autres représentant l'islam, le taoïsme et le confucianisme. (Apic)

■ Info

Internet mine les ménages

Le monde du cyberspace cause de vrais problèmes dans le monde réel pour un grand nombre de couples mariés. Telle est la conclusion de la recher-

che conduite par Accord, une agence des évêques catholiques d'Irlande. Durant trois ans, Accord a répertorié les fois où l'utilisation intensive d'Internet a été citée parmi les sources de conflits matrimoniaux. John Farrelly, directeur des services de conseil de l'agence, a déclaré que ce problème est désormais « significatif d'un point de vue statistique » : durant le premier semestre de 2009, 7 % des usagers de l'agence ont indiqué que c'était là leur plus grand problème de couple. « Les domaines principaux qui causent problème sont le jeu sur Internet, l'infidélité et le fait que l'un des membres du couple passe trop de temps sur la toile et néglige sa vie familiale. » (Apic)

■ Info

Internet crée des couples chrétiens

Apparus sur la toile en France il y a trois ans, une dizaine de sites de rencontre chrétiens attirent de plus en plus d'abonnés. Le journal *La Croix* a consacré un dossier sur ce sujet en juillet. Nombreux seraient les célibataires à rechercher l'âme sœur sur des sites qui affichent leur spécificité confessionnelle. *Theotokos*, *Iktoos*, *Sanctus Raphael*... Si la plupart sont des célibataires chrétiens de la tranche 25-45 ans, ayant poursuivi des études supérieures, les profils restent variés.

Plus étonnant, ces sites recrutent une bonne part de non-chrétiens (un sur cinq chez *Theotokos*). Croyants ou non, un même leitmotiv revient : la recherche de valeurs communes, pour une relation « sérieuse, vraiment sérieuse ». Au-delà des seules valeurs, la dimension spirituelle est primordiale pour nombre d'utilisateurs. *Sanctus Raphael* n'hésite pas

à proposer d'indiquer sa sensibilité : « charismatique, traditionnelle, génération Jean Paul II, proche des jésuites ou des Béatitudes », etc. (Apic)

■ Info

SOS eaux

L'accès à l'eau potable - dont un milliard de personnes ne bénéficient toujours pas -, la gestion des ressources hydriques et les effets des changements climatiques : tels furent certains des critères discutés à Stockholm par 2000 experts, à l'occasion de la Semaine mondiale de l'eau (16 au 22 août). « L'accès à l'eau potable se réduit d'année en année du fait d'une demande en constante augmentation et de l'impact des changements du climat », indique un communiqué de l'Unicef, qui rappelle en outre qu'un enfant succombe toutes les 20 secondes dans le monde à la pénurie d'eau potable ou à une hygiène de vie insalubre. Avec la croissance de la population mondiale (8 milliards d'ici 2030), les experts estiment que le besoin d'eau potable pourrait augmenter de 650 %.

Pour sa part, le directeur général de l'UNESCO Koïchiro Matsuura a déclaré, lors de la présentation du 3^e Rapport mondial des Nations Unies sur l'évaluation des ressources en eau, que c'est principalement « le manque d'investissements et de gouvernance qui prive, dans de nombreux pays, des millions d'êtres humains du droit à l'eau potable et à des équipements de base en matière d'assainissement, les exposant ainsi aux maladies, à la famine, à des catastrophes liées à l'eau, à la dégradation de l'environnement et aux conflits ». Face aux décennies d'inaction et aux problèmes énormes à affronter, il en a

appelé à une augmentation substantielle de l'aide de la communauté internationale et des investissements des pays en développement.

Autre cri d'alarme, celui lancé à l'arrêt immédiat de l'acidification des océans, par 150 grands noms des sciences de la mer, réunis par le prince Albert II de Monaco, dans un document intitulé *Déclaration de Monaco*. Pour le président de la réunion James Orr, du Laboratoire de l'environnement marin de l'Agence internationale de l'énergie atomique, « la chimie des océans joue un rôle si essentiel et les changements qui l'affectent sont si rapides et si graves que leurs effets sur les organismes semblent désormais inévitables. La question maintenant est de savoir quelle sera l'ampleur des dégâts et à quelle vitesse ils se produiront. »

■ Info

Terres africaines bradées

Pour faire face à l'augmentation de leurs populations, la Chine, la Corée du Sud et l'Inde, qui manquent de terres et d'eau, ainsi que des pays arabes financièrement puissants signent des accords avec des gouvernements africains pour produire des vivres en Afrique et les exporter ensuite chez eux, après les récoltes.

Dans une enquête intitulée : *Afrique : les fermiers dépossédés de leurs terres ?* l'agence de presse onusienne IRIN (Réseau d'information régionale intégrée) et l'Institut international de recherche sur les politiques alimentaires (IFPRI), un organisme américain, font état d'un « manque de transparence » dans beaucoup de ces accords. Leurs financements restent souvent obscurs.

Cette propension des pays riches et des grandes entreprises multinationales à louer ou à acheter de vastes terres de culture en Afrique noire pour y produire des vivres ou du biocarburant inquiète les paysans, éleveurs et observateurs. Au Kenya, les agriculteurs et éleveurs du delta du Tana, à l'extrême nord du pays, ont réagi violemment lorsqu'ils ont appris que le gouvernement comptait louer au Qatar une grande partie de ces terres côtières. Selon leur représentant Mohammed Mbwana, responsable d'une ONG locale, *Shungwaya Welfare*, cet accord provoquerait le déplacement de milliers d'habitants. Au moins 150 000 familles issues d'agriculteurs et d'éleveurs dépendent de ces terres, qui font partie de la plus grande zone humide du Kenya. Au Mozambique, les médias rapportent que les populations ont refusé de céder aux Chinois des terres louées. Et à Madagascar, les négociations engagées avec la compagnie sud-coréenne Daewoo Logistics, en vue de la location de 1,3 million d'hectares de terres pour y cultiver du maïs et des palmiers à huile, ont provoqué en partie la chute du régime de Marc Ravalomanana, au début de cette année.

En Afrique de l'Ouest aussi, le Mali et le Sénégal ont signé des accords du même genre avec la Libye (Mali) et la Chine (Sénégal). Officiellement, ils visent à promouvoir l'agriculture à travers un échange bien particulier. Ainsi, au Mali, le projet Malibya porte sur l'affectation de 100 000 hectares sur un potentiel de 236 600 hectares dans le bassin de l'Office du Niger, en vue de la production de riz. Le gouvernement du Mali situe ce projet dans le cadre de « l'augmentation, la diversification et la sécurisation des productions agricoles ». Mais pour le quotidien malien *Le Soir*, il ne fait plus aucun doute que « la Libye veut accaparer une bonne partie des rizières » du pays.

Face à toutes ces spéculations foncières, l'ONG espagnole Grain, qui lutte pour la promotion de la gestion et de l'exploitation durables de la biodiversité agricole, a averti que « ces terres, où se trouvent aujourd'hui des petites exploitations ou des forêts ou encore autre chose, seront transformées en de grandes propriétés industrielles, liées à des marchés lointains. Emplois ou non, les fermiers ne seront jamais plus de vrais fermiers », a-t-elle prévenu dans un rapport cité par IRIN.

L'IFPRI, de son côté, a appelé à élaborer un code de conduite, fondé sur le droit international des affaires, pour prévenir la corruption dans le contexte des investissements étrangers directs, afin de protéger les paysans africains démunis. (Apic)

Info

Gaza toujours étouffée

Israël continue d'être la source d'obstacles concrets au rétablissement de conditions de vie normale dans la bande de Gaza, empêchant la reconstruction après les dégâts causés par la guerre de décembre-janvier derniers, dénommée *Opération plomb durci*. Tel est l'avis du Centre juridique pour la liberté de mouvement (Gisha), une organisation non gouvernementale israélienne.

Un exemple : selon un communiqué de la compagnie d'électricité de Gaza, le service a été interrompu jusqu'à 10 heures par jour début août à cause de l'interdiction imposée par Israël à l'approvisionnement suffisant en carburant. Sans électricité, les pompes de distribution d'eau, les dépurateurs d'égouts, les réfrigérateurs (essentiels pour les hôpitaux et pour la conservation des aliments) ne peuvent évidemment pas

fonctionner... Ainsi une grande partie des déchets d'égouts sont déversés en mer, sans aucun traitement, avec des conséquences désastreuses pour l'écosystème.

Des mesures comme celle-ci, souligne Gisha, ont été appliquées dans d'autres domaines, bloquant de fait les efforts de reconstruction. Plus de 30 000 catégories de produits auraient été bloquées de la même façon, pendant plusieurs mois, à la frontière de Gaza contrôlée par les Israéliens. (Apic)

■ Info

Pérou : violences en Amazonie

James Anaya, rapporteur spécial de l'ONU pour les peuples indigènes, a rendu public son rapport sur les heurts entre autochtones et policiers survenus du 5 au 6 juin à Bagua, dans le nord-est de l'Amazonie péruvienne. Pour lui, ils doivent faire l'objet d'enquêtes menées par une commission indépendante, en collaboration avec les peuples indigènes et des experts internationaux, sous l'égide de la communauté internationale. Ces violences ont suivi deux mois de mobilisation des peuples originels contre les politiques d'exploitation des ressources naturelles mises en œuvre par le gouvernement.

James Anaya n'a épargné ni le gouvernement péruvien ni le Parquet général ni le ministère de l'Intérieur, pour avoir focalisé leur attention sur les éventuels délits commis par les indigènes et non pas sur ceux de la police. Cela d'autant plus que les enquêtes des autorités ont abouti à la délivrance de plusieurs mandats d'arrêt contre des dirigeants indigènes organisateurs de la mobilisation (dont trois ont dû s'exiler au Nicaragua),

« mettant en péril le processus de dialogue » entrepris avec les mouvements autochtones. (Apic)

■ Info

L'Amazonie, déboisement accéléré

La forêt amazonienne brésilienne a perdu 578 km² de forêt vierge, soit 123 km² de plus que le mois précédent. C'est ce que révèle l'Institut national d'investigations spatiales (INPE). L'Etat septentrional du Para a été le plus affecté, avec 330 km² de bois abattus. Les relevés de l'INPE, obtenus par satellite, prennent en considération les espaces qui ont déjà été défrichés et ceux où la déforestation est en cours. Au mois de juin, une augmentation du rythme de la déforestation est généralement enregistrée (avec un pic attendu en juillet et août) du fait de la saison sèche, mais aussi en raison d'une récolte de données plus précises grâce à la présence limitée de nuages. En tout, entre juin 2008 et juin 2009, 4730 km² de forêts ont été abattus. (Apic)

Amazonie, Brésil, défrichage par brûlis



L'amour élastique

De passage en famille, en juillet dernier, ma nièce Mathilde me pose une question saugrenue : « Dis-moi, oncle Etienne, à ton avis, l'amour est-il élastique ? » - « Mais pourquoi poses-tu cette question ? » - « Tout simplement parce que, comme tu le sais, j'attends mon troisième, et l'aînée de tes petites-nièces semble très inquiète à l'idée que je ne l'aimerai peut-être plus autant qu'avant. » - « Ah ! je vois, tu voudrais que ton amour puisse se gonfler pour conserver à chacun le même espace vital dans ton cœur, quelle que soit la taille de la famille. » - « Non, ce n'est pas ça. Je ne suis pas naïve au point de me représenter un cœur aimant gonflé comme un ballon de baudruche. » Je l'interromps : « Ce ne serait déjà pas si mal : "Elargis l'espace de ta tente", dit l'Écriture. »

« Ton Écriture ne répond pas à ma question : comment puis-je aimer chacun avec la même intensité, alors même que deviennent plus nombreux ceux que je dois aimer ? » - « Et tu comptes sur un amour infiniment souple pour épouser tous les visages que tu approches. Tu viens d'inventer le Dieu élastique. Félicitations ! » - « Tes sarcasmes ratent leur cible, oncle Etienne ; et je soupçonne qu'ils cachent ta perplexité, pour ne pas dire ton ignorance. » Piqué au vif, je contre-attaque : « J'ai l'impression, ma chère Mathilde, que tu considères l'amour comme une réserve de tendresse, stockée dans ton arrière-cuisine, et tu cherches sans doute à augmenter tes capacités de stockage. Tu fais

ce que font depuis quelques mois les Chinois avec le pétrole : profitant de la baisse des prix, ils construisent d'immenses cuves où ils engrangent l'énergie pour demain. » - « Pas du tout, mon cher oncle. J'ai trop médité la parabole des talents pour m'approprier les dons de Dieu qui ne m'appartiennent pas. Je sais bien que l'amour coule de Dieu seul, et ne peut pas se mettre en conserve dans la cave. » - « Oui. C'est encore pire : tu fais de Dieu le stock inépuisable, la source intarissable qui paie à guichet ouvert à chaque fois que te passe par la tête l'idée d'une bonne action. Ton cas me semble presque désespéré. »

Mathilde change alors de tactique et prend sa petite voix fûtée et pleine de malice : « Sois gentil oncle Etienne, dis-moi ce que cache ce "presque" qui laisse un petit espoir. » - « Le "presque", c'est la conscience de ce qui te manque. Tu aimes chacun d'autant plus que tu ressens que tu ne peux pas l'aimer "comme il faut et autant qu'il en a besoin". Alors de ce manque naît le désir qui est la présence de Dieu dans ton cœur ; comme disait Jésus à celui qui avait trop bien appris sa leçon : c'est quand tu ressens ce qui manque pour aimer vraiment, que tu n'es pas loin du Royaume de Dieu. »

Etienne Perrot s.j.

Jean Monbourquette

Médecin de l'âme

● ● ● **Pierre-Olivier Bressoud**, Villars-sur-Glâne
Théologien, Formation et ressources en pastorale
Psychothérapeute ACP¹

A mon sens, le credo de Monbourquette se décline en deux volets. Premier volet : la croissance humaine n'est possible que dans la mesure où elle fait sa pleine part au domaine spirituel. A priori évidente en milieu croyant, cette affirmation ne va pas de soi dans le monde contemporain. Certes, on constate aujourd'hui un engouement certain pour les différentes formes de spiritualité, et les mondes de la psychologie et de la psychothérapie semblent progressivement se soucier davantage de ce qui devrait, si l'on en croit leur étymologie, faire le cœur de leur recherche et de leur enseignement, à savoir l'âme humaine. Mais il y a parfois loin de la coupe aux lèvres...

En ce qui le concerne, Monbourquette a clairement fait son choix : pas de développement psychologique plénier sans ouverture à la spiritualité ! Mais, second volet de son credo, pas de spiritualité non plus sans un sain développement psychologique : « Je suis en effet con-

vaincu que l'épanouissement personnel exige, dans la mesure du possible, une santé psychologique que procure le bel amour de soi. »³

Significative de sa pensée, cette citation exprime avec force sa conception de la vie spirituelle : centrée sur le Soi et son plein rayonnement, la maturité spirituelle exige un « je » fort au plan psychologique. D'où la nécessité de développer une saine estime de soi au plan psychologique et de se soucier, au plan spirituel, du soin de son âme (c'est ainsi que l'on pourrait traduire son expression, un peu curieuse, d'*estime du Soi*), pour atteindre à une pleine maturité. D'où également son rejet de toute spiritualité de type janséniste, prônant l'abaissement, voire la haine, de soi. Non, Pascal n'aurait jamais dû écrire que le moi est haïssable - en tout cas pas d'après Monbourquette ! -, car c'est à un mépris de l'œuvre même de Dieu que risquent de conduire ce type de citation et le genre de spiritualités qui s'en inspirent.

Son modèle anthropologique

Monbourquette a trouvé dans la personne de Jung un maître à penser à même de lui fournir un modèle anthropologique lui permettant de déployer pleinement ses propres intuitions. La raison

spiritualité

« Il y a des spirituels qui méditent sur un volcan », disait ironiquement Guy Corneau lors d'une récente conférence. L'œuvre du prêtre et psychologue canadien Jean Monbourquette a notamment pour but d'éviter une telle mésaventure, aux croyants certes, mais également à toute personne humaine. La récente sortie de sa biographie² offre l'occasion de revenir sur l'œuvre de cet auteur renommé. Je me propose de mettre en exergue ce qui me semble constituer le cœur de son œuvre et d'en montrer l'application pratique à la dynamique de la croissance humaine et spirituelle.

1 • Approche centrée sur la personne.

2 • **Jean Monbourquette (J. M.** par la suite dans les notes), *Jean Monbourquette, médecin de l'âme. Propos recueillis par Isabelle d'Aspremont Lynden*, Novalis, Montréal 2008, 126 p. L'ouvrage, original dans sa présentation qui fait alterner prises de parole de Monbourquette et interventions de tiers, se situe entre biographie et autobiographie.

3 • *De l'estime de soi à l'Estime du Soi. De la psychologie à la spiritualité*, Novalis, Montréal 2002, p. 11.

en est simple : contrairement à Freud, le psychanalyste de Zurich postule l'existence d'un centre spirituel, le Soi, au cœur de l'inconscient. Cette intuition fondamentale permet à Monbourquette de proposer un schéma⁴ dans lequel il simplifie l'anthropologie jungienne, pour en garder ce qui fait la substantifique moelle de son propre enseignement.

Dans ce schéma, le moi (ou ego ou petit soi), partie consciente du psychisme, émerge de l'inconscient, dont le Soi, centre spirituel et principe à la fois organisateur et programmeur de la personne humaine, constitue le centre. Deux instances psychiques complètent ce tableau : la *persona*, ou ego-idéal, représente la partie acceptable et socialement présentable de l'individu, alors que l'ombre en constitue en quelque sorte la face cachée. En elle se

trouvent tous les éléments inacceptables pour la *persona*, dès lors refoulés hors du champ de la conscience.

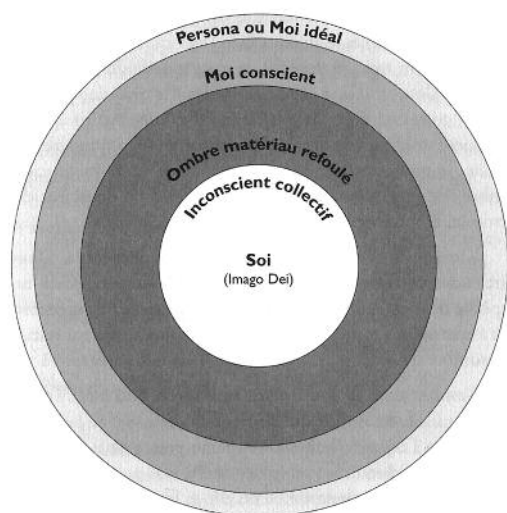
Un long chemin de croissance

Le chemin de la croissance humaine et spirituelle s'explique bien à la lumière de ce schéma. Il consiste à la fois à renforcer le moi, à apprivoiser son ombre et à laisser la force intégrative du Soi rayonner progressivement dans toute la personnalité.

L'ordre mentionné semble indiquer une succession chronologique (du moi, par l'ombre, vers le Soi). C'est à la fois vrai, puisque c'est souvent au mitan de la vie, et alors que le moi est solidement installé dans l'existence, que les poussées de son inconscient forcent un individu à revoir ses priorités, ses engagements et ses valeurs. Le trait ne doit pourtant pas être forcé : la personne humaine constitue un tout, en laquelle le Soi cherchera toujours à se manifester, notamment aux périodes « charnières » de son existence (adolescence par exemple).

Quoi qu'il en soit de leur ordre, comment avancer sur le chemin de ces diverses étapes ? En ce qui concerne l'estime de soi, Monbourquette propose toute une série de moyens pour développer un moi fort et affirmatif.⁵ Souvent empruntées à la Programmation neurolinguistique (PNL), les stratégies de l'estime de soi, puisque adressées au moi conscient, exigent des efforts soutenus de l'intelligence et de la volonté. Relativement familières pour les personnes s'intéres-

Conception du psychisme chez Jung



Le Soi : le centre du psychisme. Inconscient et conscient

Le Moi : partie consciente du psychisme

La *personne* : partie de l'adaptation au milieu

L'ombre : partie refoulée par souci d'adaptation

4 • Cf. *Apprivoiser son ombre. Le côté mal aimé de soi*, Novalis, Montréal 1997, p. 27.

5 • J. M. et al., *Stratégies pour développer l'estime de soi et l'estime du Soi*, Novalis, Montréal 2003, pp. 21-262.

sant au développement personnel, elles consistent essentiellement à travailler sur ses images et son dialogue intérieurs, ainsi que sur son ressenti.

L'appropriation de son ombre et l'ouverture aux messages du Soi sont par contre plus déroutants. Il s'agit, dans le cas de l'ombre, de faire face à du matériel refoulé, donc trop longtemps négligé. Comment, par exemple, entrer en contact avec sa propre colère, longtemps tue et pourtant sur le point d'exploser ? Comment accepter/reconnaître tel ou tel désir sexuel dont la manifestation ou l'expression était jusque là interdite ? Comment faire face à un grand désir de liberté et d'autonomie alors que l'on s'était contenté d'une vie rangée et sans surprise ?

La crise du milieu de la vie est essentiellement un problème de l'ombre pour Monbourquette, qui donne des pistes intéressantes pour se faire une amie de cette partie de sa personnalité aux richesses méconnues.⁶ Après avoir reconnu et accepté l'existence de son ombre, il s'agira, pour véritablement apprivoiser cette dernière, non pas de donner libre cours à chacune de ses impulsions, ce qui serait mal comprendre le message de Monbourquette, mais de discerner et de donner vie à l'intention positive qui se cache derrière chacune de ses manifestations. Quelle partie saine de la personne, jusqu'ici réprimée, cherche-t-elle, légitimement, à faire entendre la voix ? Et comment lui faire place de manière respectueuse de soi et d'autrui ?

Sachant bien toute la difficulté de la tâche, Monbourquette insiste sur le fait que la conciliation de l'ombre et de la *persona* nécessite *in fine* le travail d'intégration du Soi, seul à même de réaliser l'unification de la personne.

Quant à l'*estime du Soi* proprement dite, elle exige abandon et lâcher prise : celui qui souhaite la cultiver devra « se laisser aimer d'un amour inconditionnel et guider dans l'accomplissement de sa mission. Il devra exercer une passivité active »⁷ afin de se mettre à l'écoute de son intériorité et des messages qu'elle souhaite lui délivrer à travers les canaux qui sont les siens.⁸

De l'ego au Soi

Le passage de l'estime de soi à l'estime du Soi - ou de l'ego au Soi - implique une forme de conversion. Celle-ci nécessite de s'ouvrir à son intériorité et d'en oser l'exploration. Le faire, bien sûr, ne va pas de soi, et de nombreuses personnes préfèrent demeurer à l'extérieur d'elles-mêmes. Il faut bien reconnaître que notre société multiplie les possibilités d'échappatoire à l'appel du Soi. Cette conversion implique d'autre part que l'ego/le soi se convertisse à la perspective du Soi. En d'autres termes, l'ego, reflet du Soi, doit renoncer à sa prétention d'être le centre de la vie psychologique, pour se mettre sous la mouvance du Soi. Rude exercice pour l'ego qui, renonçant à tout contrôler, est appelé à lâcher prise et à s'abandonner à plus grand que lui-même. « Ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi ! », disait St Paul, traduisant en vocabulaire chrétien le modèle universaliste proposé par Monbourquette.

Notons bien que pour Monbourquette, qui reste en cela fidèle à son credo, le passage de l'ego au Soi est, malgré sa

6 • *Apprivoiser son ombre*, op. cit., pp. 55-128.

7 • *De l'estime de soi à l'Estime du Soi*, op. cit., p. 12.

8 • Cf. *De l'estime de soi à l'Estime du Soi*, op. cit., pp. 99-190, et *Stratégies pour développer l'estime de soi et l'estime du Soi*, op. cit., pp. 265-402.

difficulté, « une œuvre de collaboration et non d'opposition »⁹ : psychologie et spiritualité ne s'opposent pas, mais se complètent, s'enrichissent mutuellement.¹⁰ Il n'y a pas à choisir entre prendre sa vie en main, gérer ses émotions, être responsable de son existence (estime de soi) et apprendre à lâcher prise, à s'abandonner spirituellement (estime du Soi) : les deux mouvements sont appelés à se coordonner, à aller de pair, à se féconder mutuellement : « Le travail psychologique et le travail spirituel exigent l'intégration de ces deux dynamiques. Ils combinent l'effort volontaire à la grâce. Une fois épuisés les efforts de l'intelligence et de la volonté propres à l'estime de soi, le Soi intervient par sa grâce. »¹¹

Applications pratiques

Monbourquette, en digne représentant de la culture nord-américaine, n'est pas un théoricien « pur sucre » mais également un praticien de haut vol. Concrètement, cela signifie que, sa vie durant, il s'est efforcé d'appliquer son modèle de base aux grands thèmes de la vie humaine et qu'il a proposé pour chacun d'entre eux des outils concrets, très utiles à l'animation de groupes désirant travailler ces thématiques.¹² Ainsi, que ce soit lorsqu'il traite du deuil et des pertes,¹³ de la recherche de sa mission personnelle,¹⁴ de l'intégration de l'ombre¹⁵ ou encore du pardon,¹⁶ il se réfère d'une manière ou d'une autre à son modèle anthropologique, dont certains aspects sont privilégiés en fonction des thématiques abordées.

Celle du pardon illustre bien cet état de fait. Dans son best-seller *Comment pardonner ?* l'auteur commence par donner quelques bases théoriques relatives à la nature du pardon. La suite de son ou-

vrage, très pratique, explique quant à elle le cheminement que devra parcourir toute personne souhaitant pardonner en vérité à son offenseur. La première partie de ce cheminement est de type psychologique (estime de soi) et implique la reconnaissance de sa blessure ainsi qu'un grand travail de confrontation à ses émotions (colère notamment). Elle culmine dans le pardon que l'on se donne à soi-même, ainsi que dans la compréhension de son offenseur. A vouloir pardonner sans passer par ces étapes préliminaires, on risque bien de faire de la spiritualité sur un volcan !

9 • *De l'estime de soi à l'Estime du Soi*, op. cit., p. 129.

10 • « En tant que psychologue, je déteste les expressions guerrières telles "combat spirituel", «mort de l'ego", en raison de ce qu'elles évoquent. L'usage d'un vocabulaire aussi belliqueux suscite des conflits psychologiques et spirituels. Il introduit une sorte de division au sein de l'âme, une sorte de schizophrénie spirituelle (...). Les "passions déréglées" sont souvent causées par des blessures reçues dans l'enfance. Il faut donc les guérir avant de leur faire la guerre. A cause de l'attitude belliqueuse adoptée à leur endroit, on ne réussit qu'à les enfoncer davantage dans l'inconscient, quitte à ce que ces passions deviennent incontrôlables et compulsives ». **J. M.**, *La violence des hommes. Essai de psychologie et de spiritualité masculines*, Novalis, Montréal 2006, p. 199.

11 • Id., p. 102.

12 • Il est également tout à fait possible d'utiliser ces ouvrages pour un travail personnel.

13 • *Aimer, perdre, grandir. Assumer les difficultés et les deuils de la vie*, Bayard, Paris 1995, 142 p. et *Groupe d'entraide pour personnes en deuil. Comment l'organiser et le diriger*, Novalis, Montréal 1996, 96 p.

14 • *A chacun sa mission. Découvrir son projet de vie*, Novalis, Montréal 1999, 202 p.

15 • *Apprivoiser son ombre*, op. cit.

16 • *Comment pardonner ? Pardonner pour guérir - Guérir pour pardonner*, Novalis/Bayard, Montréal/Paris 2001/2003, 224 p., et **J. M. et Isabelle d'Aspremont**, *Demander pardon sans s'humilier*, Novalis/Bayard, Montréal/Paris 2004, 168 p.

La démarche complète du pardon nécessite toutefois un second temps, d'abandon à Dieu (ou à l'instance qui en tient lieu pour les non-croyants), auquel est demandée la grâce de pardonner à son offenseur (estime du Soi). Ainsi, le pardon authentique, tel que décrit par Monbourquette, constitue-t-il une expression particulièrement significative de son credo : nécessité d'un travail psychologique consistant à renforcer le moi blessé, puis ouverture à la grâce du monde spirituel (le Soi est le grand Guérisseur qui réunit les parties désunies de la personnalité).

Pour la foi chrétienne

L'anthropologie, la méthode et le vocabulaire de Monbourquette peuvent surprendre. Il semble parfois que l'on se situe à l'extérieur de la foi chrétienne. Reste à bien préciser l'objectif de Monbourquette. Sa préoccupation première est de proposer un modèle anthropologique acceptable par chacun, croyant ou non, modèle capable de signifier de manière tangible l'articulation du psychologique et du spirituel en chaque être humain. Un tel modèle conduit pour ainsi dire au seuil de la foi chrétienne, qui peut très aisément venir se greffer sur lui, ainsi que nous l'avons vu à propos du pardon.

« Loin de nuire à la foi, écrit Monbourquette, la spiritualité du Soi se veut une structure d'accueil de la foi. Il me paraît en effet incohérent de donner des cours de religion à des étudiants qui ne savent même pas qu'ils ont une âme à soigner ! »¹⁷

Notre époque remet en cause la foi chrétienne de multiples manières. Parmi d'autres, la voie proposée par Monbourquette me semble constituer un chemin convaincant pour conduire nos contemporains à la découverte de leurs capacités (estime de soi) et de leur intériorité profonde (estime du Soi). Je fais personnellement le pari¹⁸ que l'annonce de Jésus-Christ trouvera chez celles et ceux qu'un tel cheminement aura conduit aux sources de leur être, un riche terreau où s'enraciner en profondeur.

P.-O. Br.

En Suisse romande

Formation,
par Isabelle d'Aspremont,
à l'animation de groupes de
croissance selon l'approche et
les méthodes de Jean
Monbourquette.

Divers ateliers et sessions sur
les thèmes développés par
Monbourquette.

Renseignements :

Antenne romande de l'Association pour l'estime de soi et
l'estime du Soi
pierre.vuille@protestant-vaud.ch
☎ ++41 21 801 23 37

Sur le plan international :
www.estimame.com

17 • *De l'estime de soi à l'Estime du Soi*, op. cit., p. 12.

18 • Et je ne suis pas le seul : les ouvrages de la collection *Croissance humaine et spirituelle* de la Faculté de théologie de l'Université de Sherbrooke s'inscrivent dans un courant de pensée proche de celui de Monbourquette et intègrent la nécessité d'une réflexion anthropologique fondamentale, liant psychologie et spiritualité comme préalable à une réflexion sur la transmission de la foi en contexte contemporain.

Des rites à habiter

Entre mémoire et histoire

●●● **François-Xavier Amherdt**, Fribourg
Prêtre, professeur de théologie pastorale
à l'Université de Fribourg

Alors que les rites de l'Eglise catholique semblent dévalorisés et peu recherchés, d'autres fleurissent et suscitent l'enthousiasme de foules ou d'individus, démontrant que l'homme d'aujourd'hui, autant que celui d'hier, a besoin de symboliques de passage pour donner sens à son histoire. Il est temps que l'Eglise revivifie, entre tradition et créativité, ses actes rituels.

En tant qu'arbitre de football, je suis toujours frappé de l'aisance avec laquelle les joueurs, y compris les adolescents et les jeunes, se plient aux rites entourant un match, peut-être sous l'influence des rencontres de niveau international retransmises par la télévision : entrée des équipes sur le stade dramatisée par le commentateur, échanges des fanions au début et des maillots au terme des parties, tirage au sort pour déterminer le camp et le bénéficiaire du coup d'envoi ; diffusion des hymnes nationaux dans un silence religieux (ou presque, cf. Suisse - Turquie de funeste mémoire, sauf pour le résultat), trophée exhibé en triomphe devant les fans, chants liturgiques de communion, soutenus parfois par des instruments à percussion ou la flamme des briquets (ah ! si nos assemblées dominicales entonnaient avec le même cœur les cantiques religieux...), *olas* des spectateurs se levant ou battant des mains à des moments précis ou codifiés...

Cette ritualisation encadre les participants à la « grand-messe » du football et leur fournit les points de repères nécessaires pour que chacun trouve ses marques. Sans parler des cérémonies - j'allais dire « célébrations » - d'ouverture et de clôture des Mondiaux et Euros de foot et d'autres sports, ou surtout des Jeux Olympiques, à chaque édition toujours plus grandioses, qui, en

une sorte d'élan de néo-paganisme, se muent en paraliturgies où fleurissent également les éléments rituels.

Cérémonies exotiques ou ésotériques

Ce transfert du sacré, immédiatement répercuté pour des centaines de millions - désormais des milliards - de téléspectateurs et d'internautes par la « grâce » des écrans, vise à obtenir une espèce de sublimation du sport, pour en faire une exaltation de la grandeur de l'homme et de l'unité restaurée de l'humanité. Elles donnent l'impression à ceux et celles qui s'y associent de faire partie d'une grande communauté d'« initiés ». Elles sont présidées par une nouvelle classe de « grands prêtres », le « pape » haut-valaisan de la Fédération internationale de football Sepp Blatter, ou le « sous-pape » Michel Platini de l'Union européenne du ballon rond, par les « cardinaux » du Comité international olympique ou les divers responsables des associations sportives qui appartiennent aux personnes les plus puissantes de la planète, constituent une « nomenklatura » bénéficiant de privilèges et décident entre eux qui mérite de faire partie de leurs cercles de VIP.

Je pourrais mentionner également les rites qui président au show business, lors

de la venue de Johnny au Stade de France ou pendant le *Paléo* de Nyon et tant d'autres festivals, pops, rocks, variétés ou classiques : la vente des billets en quelques heures, les tentes des fans installées devant la salle de concert plusieurs jours avant l'événement, l'arrivée spectaculaire de la vedette parfois par la voie des airs ou celle « dramaturgique » du chef d'orchestre renommé, les grands tubes repris en cœur par le public, lumignons (quasi-pascals) allumés, la présentation des musiciens, les solos de jazz applaudis au bon moment, les salutations des solistes et de l'orchestre debout - assis comme un seul homme, les bis à répétition, la vente des CD et des objets appartenant à l'idole...

Ou encore les cérémonies protocolaires pour l'accueil d'un chef d'Etat ou l'intronisation d'un président-roi de la République hexagonale, les défilés militaires, les bizutages comme passages obligés pour avoir droit d'accéder à un club fermé, voire la codification mise en place par les jeunes générations pour leurs rassemblements festifs (tels les *botellones*...).

Dans un autre registre, il est étonnant et interpellant de constater que des personnes de diverses conditions sociales, y compris des universitaires et des cadres d'entreprises, qui ont pris leurs distances avec les Eglises et les religions officielles, soit n'hésitent pas à s'approcher de groupes de type sectaire ou

ésotérique, soit se plongent avec ravissement dans des rituels orientaux ou africains, sans nécessairement adhérer à la religion qui les véhicule.

D'autres encore réclament une ritualisation de moments forts de leur existence (cérémonies civiles de « quasi-baptêmes », de mariages, de funérailles), en sollicitant des « spécialistes en rituels » non affiliés à une communauté ecclésiale ou religieuse¹ - je connais plusieurs anciens pasteurs ou agents pastoraux catholiques qui se sont « recyclés » dans ce filon, et les pompes funèbres ajoutent volontiers de tels « services » à leurs prestations -, quitte à accepter sans problème encens, cierges, vêtements exotiques, prostrations... alors que ces éléments paraissent surannés et insupportables dans le contexte de la « vieille » Eglise catholique !

Un trésor dilapidé

Ne regardons pas trop vite de haut de telles pratiques. Si elles se multiplient, c'est qu'elles répondent à un besoin. Si elles répondent à un besoin, c'est peut-

Village du monde,
Paléo 2009 (Nyon)



1 • Représentative de ce mouvement qui se généralise, l'ouvrage de **Jeltje Gordon-Lennox**, *Mariages. Cérémonies sur mesures*, Labor et Fides, Genève 2008. En marge des institutions religieuses, cette ancienne pasteure à l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis et à l'Eglise protestante de Genève propose « des mariages à la carte ». Ce livre sera suivi d'un autre consacré à des « cérémonies à la carte » relatives à un décès et à la naissance d'un enfant.

église

être aussi de la faute des Eglises traditionnelles, y compris de la catholique romaine. Car, dans la nature comme pour la foi, le vide a tendance à rapidement se remplir. En « envoyant balader » toute mention aux anges bibliques, au nom d'un rationalisme étriqué et orgueilleux, nous avons sans doute fait le lit de cultes angéliques ésotériques, qui font florès dans les salons *New et Next Age* de l'irrationnel.

Je me souviens de la très vigoureuse interpellation par l'ethnologue et thanatologue genevois-valaisan Bernard Crettaz, reprochant à juste titre à l'Eglise catholique de ses origines d'avoir « balancé par-dessus bord » une multitude de pratiques rituelles dans le cadre des funérailles, dont pourtant les gens ont terriblement besoin pour parvenir à faire leur deuil. Venant d'un observateur critique du catholicisme, l'invective ne manquait pas de piquant. Et je sais qu'elle revient régulièrement dans les propos échangés lors des « cafés mortels » - quel drôle de nom ! - qu'il organise à travers la Suisse Romande, afin d'aider les personnes endeuillées à mettre en mots leur ressenti(ment), souvent dû à un deuil mal abouti.

Pourquoi se priver de la visite mortuaire, si possible à domicile, le cercueil ouvert, ou de la veillée funèbre précédant les obsèques - telle que plusieurs unités pastorales du canton de Fribourg l'ont maintenue ?² Pourquoi ne plus faire l'accueil du corps sur le parvis de l'église et son entrée « solennelle » dans l'édifice, préfigurant l'entrée dans la maison du Père ? Pourquoi abandonner les rites de la croix déposée, du cierge pascal allumé, de l'encensement, sous prétexte de « commodité », y compris en pays mixtes ? Pourquoi renoncer à aller sur la tombe, en compagnie des proches, et à vivre le moment si précieux, psychologiquement et spiri-

tuellement, de la disparition du corps en terre, souligné par un geste (poignée de terre ou fleur jetée sur le cercueil) ?

Le (futur) nouveau *Rituel francophone*³ prévoit un accompagnement plus développé des différentes étapes de la crémation, puisqu'elle s'est abondamment répandue dans nos contrées, au crématorium comme au cimetière, lors de la mise en terre ou en columbarium de l'urne.

Peut-être est-ce aussi parce que nos démarches symboliques liturgiques se déploient de manière trop ritualisée et figée, qu'elles en sont devenues insignifiantes et que la population préfère souvent un enterrement dans la « plus triste intimité » ? Pourquoi ne pas négocier avec les autorités civiles et les pompes funèbres pour privilégier les obsèques dans l'église paroissiale, plutôt que dans ces froids et sordides centres funéraires, même si je suis bien conscient qu'il faille tenir compte du contexte sociologique et des contingences matérielles ?

Des rites à revivifier

On l'a vu lors de la vive polémique suscitée dans le Jura, il y a deux ans et demi, à propos d'une forme nouvelle proposée par une équipe pastorale à l'occasion de la première communion. Même si elle ne faisait que reprendre

2 • Je signale à cet égard que plusieurs formations ont été récemment mises sur pied en Romandie pour les animateurs de telles veillées, dont les familles et les communautés sont enchantées lorsqu'elles sont menées avec tact, finesse, profondeur et intelligence.

3 • En préparation. Est déjà paru à l'automne dernier un précieux guide pastoral : *Dans l'espérance chrétienne. Célébrations pour les défunts*, Desclée/Mame, Paris 2008.

ce qui se pratique déjà ailleurs depuis plusieurs années sans plus de remous, la suppression de la « fête-de-la-première communion-en aube » avait provoqué une levée de boucliers auprès de l'immense majorité de la population, tant chez les catholiques fidèles à la vie ecclésiale que chez les « intermittents occasionnels ». Les agents pastoraux de l'unité pastorale de Delémont avaient eu la sagesse de faire marche arrière, et même de présenter leurs excuses à cause des modalités de la prise de décision et de sa communication.

Car l'homme est un « être rituel », tous les anthropologues le clament, et plutôt que de brader le trésor des rituels de notre Eglise, il s'agit, à mon point de vue, de réfléchir à leur constante revivification de l'intérieur. Non pas supprimer, mais adapter, personnaliser, inculturer. Non pas rejeter avec dédain, mais renouveler, insuffler la brise légère de l'Esprit, dans la beauté, la sobriété et la gratuité qui sont des valeurs éminemment « postmodernes », plus au goût du jour que jamais.

Toute tradition risque de se scléroser. L'art de la pastorale sacramentelle consiste à trouver la ligne de crête évangélique pour tirer des propositions nouvelles du trésor ancien (Mt 13,52). Et ainsi à révéler pour aujourd'hui des choses « cachées depuis la fondation du monde » (Mt 13,35).⁴

Chacun de nous a besoin de rites, nous nous le rappelions récemment avec le pasteur de St-Saphorin François Rosselet, lors d'une formation œcuménique pour aumôniers en homes de personnes âgées : des rites « profanes » liés à l'âge, à la situation, à des changements

d'existence ; des rites religieux par lesquels nous nous savons « traversés par plus vaste que nous » ; des rites pour les personnes accompagnées comme pour les accompagnateurs.

Se mettre en relation

Un rite se tisse d'actions symboliques. Le terme est superbe, « sym-bole » (du grec *sun-ballô*, mettre ensemble) : un objet, coupé en deux, comme un tesson, un jeton ou... un billet de banque, dont chaque contractant prend un morceau, et qui exprime ainsi l'alliance établie. Le symbole met donc en relation : si le signe est de l'ordre de la connaissance, le symbole est de celui de la reconnaissance : « Les disciples d'Emmaüs reconnurent le Christ à la fraction du pain » (Lc 24,13-35). Le symbole comporte donc une dimension sociale éminente et sert de moyen d'identification à un groupe ou à une communauté.

De plus, il concerne la totalité de l'être, son corps, son esprit, mais aussi son âme et son cœur, il unifie la personne en saisissant les sens, l'intelligence, l'imagination comme l'affectivité. L'expérience symbolique s'avère donc indispensable pour accéder au réel, à tout le réel. Au-delà du langage univoque de la science et de la technique, les symboles (et les métaphores) des poètes, des artistes et des mystiques nous font accéder à des dimensions profondes de la réalité : « On ne voit bien qu'avec le cœur... ».

Le symbole rejoint cette capacité d'émerveillement dont sont comme nul autre capables les enfants ainsi que... les personnes âgées. « Je te rends grâce, Père, d'avoir caché cela aux sages et aux savants, mais de l'avoir révélé aux tout-petits » (Mt 11,25).

4 • C'est dans cette lignée que se situe l'équilibrium *Directoire sur la piété populaire et la liturgie. Principes et orientations*, Bayard/Fleurus/Mame/Cerf, Paris 2003.

Le symbole re-présente, c'est-à-dire rend présent la réalité. Un bouquet fait exister l'amour. Dans ce sens, « symbolique » ne s'oppose pas à « réel ». Au contraire, le symbole est réalité visible, concrète, qui devient porteuse d'une signification invisible, multiple, gratuite et insaisissable. Il permet de s'écarter des normes habituelles et du langage quotidien, afin de mieux saisir l'essentiel qui est bien réel.

Les rites donnent sens

Le rite met en œuvre un ensemble d'actions symboliques, de manière répétitive et codifiée. Il constitue l'expression extérieure, corporelle et gestuelle, de sentiments intérieurs qui sinon demeureraient tus. On sait l'importance de tels gestes et paroles pour la structuration de la personnalité d'un enfant. Ainsi un petit que ses parents ne caressent jamais et auquel ils ne disent pas « je t'aime » dépérit.

Le rite donne un sens à l'existence, il aide à (ré)organiser le monde, il affermit et solidifie l'identité, il permet de devenir sujet. Il offre un cadre aux émotions, il réhabilite l'imaginaire en ouvrant au symbole. Il rend possible une certaine distance, afin de mieux reprendre pied dans la vie.

Grâce au rite, l'homme prend acte du franchissement qui s'opère, il peut (re)trouver une nouvelle phase de vie, il opère un passage. L'acte rituel inscrit l'individu dans une mémoire et une histoire, il dit une appartenance, il facilite l'intégration à une communauté, il réalise une initiation. « Ah ! il est des nôtres », chante-t-on après que quelqu'un se soit plié au rituel d'une association. Et combien sont indispensables, autant que gratuits, le rite de l'apéritif après la messe

ou celui de la clairière pour le pique-nique : ils agrègent chaque personne à l'ensemble !

Paradoxalement, ils sont sources de liberté, ils délimitent un cadre indispensable au sein duquel se meut la créativité. Comme l'organiste qui, pour improviser avec brio, s'appuie sur un canevas harmonique strictement établi.

Les rites déploient une tradition (au sens de *tradere*, transmettre), toujours la même et pourtant sans cesse nouvelle. A chacun de se les approprier à sa manière. A chaque équipe pastorale de conjuguer fête communautaire de la communion solennelle avec l'aube baptismale et fête familiale plus individualisée. A chaque parcours d'habiller de neuf la célébration séculaire de la première communion, afin d'en faire un point de départ, et non un point d'arrivée. Sans répéter servilement, mais sans tout casser. Nos contemporains ont besoin de beaux repères.

Fr.-X. A.

La violence cachée de l'aide au suicide

● ● ● **Yvan Mudry**, Lausanne
Journaliste et traducteur¹

Un sondage surprenant, selon lequel 75 % des Suisses seraient favorables à la mort à la carte,³ a été publié ce printemps. Comment répondre aux partisans d'une banalisation de l'aide au suicide dans une culture où les arguments traditionnels réprouvant la mort volontaire ne portent plus ?⁴

La première chose à faire est de recentrer le propos. Il faut cesser d'en appeler à la raison désincarnée, qui n'a rien à opposer aujourd'hui à la liberté : liberté de refuser la souffrance, le non-sens ou la solitude, liberté de mettre fin à ses jours et liberté d'aider quelqu'un à mourir, de lui fournir une substance

létale. Il faut quitter le terrain miné de la pensée abstraite, qui ne rend pas justice à la complexité de l'expérience humaine. Il faut en revenir au concret et se disposer de tout son être à entendre les appels contradictoires formulés dans ce face-à-face où quelqu'un tend un poison à une personne qui veut mourir.

Dans cette situation tout à fait particulière, les multiples messages à décrypter ne sont de loin pas tous formulés oralement. Les corps des personnes présentes s'expriment à coup sûr, les poitrines, les mains, les yeux, les visages, et tous disent des choses aussi lourdes de sens que les langues. Des peurs se font à coup sûr entendre, et des interdits, et la volonté d'aller au-delà, dans des gestes qui n'ont rien d'ordinaire. Comment savoir ce qui se dit là, sous une forme qui n'a sa place sur aucun formulaire ni dans aucun dialogue usuel, à fortiori avec le représentant d'une organisation impersonnelle ? Comment en parler ? Pour mettre des mots sur le drame silencieux qui se joue, impossible de faire l'économie d'un discours. Il faut donc se fier à ce que les plus fins « décrypteurs » de face-à-face ont pu mettre en lumière, Emmanuel Lévinas notamment.

L'aide au suicide fait à nouveau parler d'elle. Une initiative populaire demandant que les organisations qui prodiguent cette aide puissent opérer dans les EMS a été déposée dans le canton de Vaud et, à Berne, le dossier a été réouvert.² Ces événements véhiculent subrepticement ce message : la pratique actuelle, reconnaissant à des organisations le droit d'accorder ce type d'aide, passe pour une avancée sociale à laquelle seuls des esprits rétrogrades pourraient s'opposer. N'y a-t-il rien de sensé à dire à ceux qui veulent « institutionnaliser » l'aide au suicide ?

1 • Auteur, notamment, de *Mots qui tuent, mots qui sauvent*, Labor et Fides, Genève 2005, 138 p.

2 • Actuellement, l'aide au suicide est autorisée ou plutôt n'est pas punie en Suisse lorsqu'il n'y a pas de mobile égoïste. La disposition légale de référence est l'article 115 du *Code pénal* : « Celui qui, poussé par un mobile égoïste, aura incité une personne au suicide ou lui aura prêté assistance en vue du suicide, sera, si le suicide a été consommé ou tenté, puni d'une peine privative de liberté de cinq ans au plus ou d'une peine pécuniaire. »

3 • Cf. *L'Hebdo*, Lausanne, 09.04.2009.

4 • Difficile aujourd'hui d'argumenter sur la place publique en disant simplement que « nous sommes les intendants et non les propriétaires de la vie que Dieu nous a confiée » et que « la coopération volontaire au suicide est contraire à la loi morale » (*Catéchisme de l'Eglise catholique*, n° 2280 et 2282).

L'appel du visage

Que montre le philosophe, à la suite de la grande tradition ? Que lorsque deux personnes sont l'une devant l'autre, cet interdit est formulé : ne me fais pas de mal. Comment l'une et l'autre en prennent-elles conscience ? En s'avisant spontanément de la nudité du visage de leur vis-à-vis. De ce visage, peau nue, immédiatement vulnérable, à portée de coup, monte, comme un ordre, un appel à la non-violence. De là le « tu ne tueras pas » et, par conséquent, le « tu ne seras pas complice d'une mort ». Lévinas affirme ainsi que « le "tu ne tueras point" est la première parole du visage ».⁵

Cette invitation impérieuse, on peut maintenant s'interroger, comment ne serait-elle pas formulée par la personne qui demande un poison ? Et comment celle qui prête son concours ne l'entendrait-elle pas ? Les questions sont d'autant plus légitimes que le vivant tend à se défendre farouchement, par tous les moyens, contre la mort, car « résister à la mort, tel est le propre du vivant ».⁶

Où, comment une chair au bord du gouffre ne crierait-elle pas sa volonté de vivre ? Pour qui ne ferme pas son oreille à ce cri inarticulé, l'évidence apparaît : impossible de s'en tenir en toute sérénité à la requête formulée oralement par une personne en état de faiblesse. Un doute subsiste, comme une impossibilité d'être certain que cette demande n'est pas doublée d'une autre demande, appelant cette fois à porter secours, par sa présence et par ses soins, à un semblable en péril. Ce doute engendre une incertitude sur la qualité de son écoute, sur sa capacité d'entendre vraiment ce que dit l'autre et d'y apporter la réponse convenable.

Un phénomène bien connu en témoigne : la mauvaise conscience de ces hommes et de ces femmes qui ont côtoyé des personnes qui se sont suicidées et ont regretté de ne pas en avoir fait plus pour empêcher leur mort.

Fragile liberté

Difficile ainsi d'être certain qu'il n'y a pas insensibilité à un appel secret d'autrui, et par conséquent violence, quand il y a aide au suicide. C'est pourquoi celle-ci est forcément un acte tragique, un dernier recours dramatique qui relève du don à corps perdu, où la personne qui fournit son concours n'obtient rien en retour et porte à jamais le poids de son acte.

C'est aussi pourquoi cette aide peut difficilement être confiée à des « professionnels », lesquels ne prennent pas volontiers en compte les requêtes contraires aux buts de l'organisation pour laquelle ils travaillent. Qui peut se persuader qu'un représentant d'Exit ou de Dignitas fasse vraiment droit à l'embarras d'une personne qui l'a sollicité, mais qui, au dernier moment, hésite ou ne veut plus mourir ?

En matière d'assistance au décès, la réserve est d'autant plus de mise que la liberté invoquée est une notion controversée. S'il existe des actes libres, ceux-ci ne peuvent pas être qualifiés comme tels de l'extérieur. Il ne suffit pas qu'une personne prétende agir en toute autonomie ou qu'elle ait apposé

5 • Emmanuel Lévinas, *Éthique et infini. Dialogues avec Philippe Nemo*, Fayard/Radio-France, Paris 1982, p. 83.

6 • Jacqueline Russe et Clotilde Leguil, *La pensée éthique contemporaine*, PUF, Paris 2008, pp. 83-84.

sa signature sur un document pour que son acte ne soit pas le fruit d'une contrainte sournoise. Lorsque quelqu'un demande qu'on l'aide à mourir, comment être sûr qu'il ne le fait pas parce qu'on lui a dit que c'était une manière exemplaire d'agir et qu'il serait ainsi assuré de mourir dans la dignité ? Comment être sûr que son acte ne résulte pas d'une peur plus forte que lui, d'un désespoir impossible à surmonter à ses yeux, d'un enchaînement auquel il n'y a plus moyen de se soustraire ? La problématique est complexe. Mais, assurément, la liberté ne fait pas bon ménage avec le suicide. Une récente étude⁷ le montre indirectement. Elle indique, entre autres, que 90 % des personnes qui mettent fin à leurs jours pourraient souffrir d'un trouble psychique. Une question se pose sur-le-champ : une personne déprimée, plus ou moins âgée, qui en finit avec la vie, est-elle maîtresse de ses choix ? On peut en douter.

L'étude montre aussi autre chose : les professionnels du secteur de la santé, et notamment les anesthésistes, risquent plus que les autres de se suicider. Autant dire que l'accès à des substances létales a un impact non négligeable sur la volonté d'en finir. Au vu de ces clarifications, on peut légitimement se demander si la mise à disposition d'un poison par une organisation, loin d'ouvrir un nouvel espace de liberté, ne pousse pas certaines personnes à mettre fin à leurs jours.

La main de l'autre

L'aide au suicide fait subir un étrange traitement à la relation. Dès l'enfance, la main de l'autre est celle qui donne le pain, soigne la plaie, essuie les larmes, conduit à autrui. Comment cette même main pourrait-elle, sans se renier, faire précisément le contraire, soit tendre un poison ?

Il en va de même au niveau de la collectivité. Les pouvoirs publics prennent en partie le relais des proches en garantissant, à leur niveau, l'intégrité des personnes, en les aidant de différentes manières à participer à la vie commune et en les protégeant contre toutes sortes de risques. Leur action ne perdrait-elle pas toute cohérence s'ils accordaient une quelconque caution à l'aide au suicide, synonyme d'exclusion définitive de la société ?

Je nais à moi-même grâce aux autres. Ce sont eux qui, en me reconnaissant comme interlocuteur, en me faisant une place parmi eux, m'offrent à moi-même. Si j'ai tant reçu d'eux, qui ont tout fait pour que je vive et puisse faire

Le lien de la main



7 • Article de la revue *The Lancet*, mentionné dans *Le Temps*, Lausanne 18-19.04.2009.

partie de leur société, ne leur suis-je pas à jamais redevable ? Puis-je dès lors leur demander de m'aider à mourir sans jeter une ombre sur tout ce qu'ils ont fait ? Puis-je leur dire : la vie est vaine, vous ne pouvez plus rien pour moi, quand leur présence même témoigne de leur bienveillance ? Comment puis-je proférer une requête contraire à la demande première, respectueuse de l'autre : soutenez-moi encore dans mon existence, ne me laissez pas seul ? Oui, comment puis-je demander à quelqu'un de m'aider à mourir quand mon visage, encore une fois, crie : ne me fais pas de mal ? Quand tout mon corps appelle un secours - mais pas la fin, qu'il accueillera à son heure.

Une vision tronquée du monde

Si tant de questions se posent, comment se fait-il que l'aide au suicide proposée par des organisations suscite aussi peu d'opposition dans notre société ? Parce qu'elle s'inscrit naturellement dans la vision du monde ambiante, il faut bien le reconnaître. En effet, qu'est-ce qui est au centre de cette vision du monde, qui est une « mise en sens » de l'expérience humaine ?

Hannah Arendt l'a montré : c'est la fabrication, conçue comme activité cardinale de l'homme, devenu *homo faber*, qui permet « d'édifier un monde fait de main d'homme (...) après avoir détruit une partie de la nature ».⁸ Selon cette approche, l'homme est seigneur et maître non seulement du monde, mais encore de soi et de ses actes.

Tout est instrumentalisé, tout devient simple moyen. N'a de sens que ce qui est utile et le marché constitue le plus important des lieux publics.

On comprendra facilement que dans un tel environnement, où le donné peut être détruit joyeusement, où les corps ne sont que des outils et où tout se règle par contrat, le suicide ne pose guère de problème, ni l'aide au suicide. Que penser de cette vision du monde ? Avant tout, qu'elle ne répond pas au vécu personnel. En effet, qui ne voit réellement en soi qu'un moyen ? Qui n'a jamais perçu, à l'heure de l'épreuve, un appel à vivre plus fort que tout calcul, émanant du plus profond de lui ? L'expérience quotidienne enseigne que ni soi ni les autres ni la nature ne sont des matériaux utilisables à n'importe quelle fin.

La crise économique l'a une nouvelle fois montré : l'être humain n'est maître ni de son existence personnelle ni de l'histoire. Autant dire que la « mise en forme » du monde prévalant dans nos sociétés, qui légitime une banalisation de l'aide au suicide, est biaisée. Et qu'elles sont donc largement déraisonnables, les raisons invoquées par les tenants d'une institutionnalisation de cette aide. Un tel message est-il vraiment impossible à faire passer ?

Y. M.

8 • Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, Paris 1983, p. 191.

Si c'était vrai

Jacques Brel

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (USA)

C'est en 1968, grâce à un spectacle sur Broadway - *Jacques Brel is Alive and Living in Paris* - que le monde anglo-saxon fit connaissance avec Jacques Brel. Ce spectacle rendit populaires vingt-cinq de ses chansons, traduites en anglais à cette occasion. Voici l'une de ses œuvres de jeunesse (1958), *Si c'était vrai*, un poème récité sur fond musical, aussi simple que poignant :

*Dites si c'était vrai
S'il était né vraiment à Bethléem
[dans une étable...
Si les rois Mages étaient vraiment
[venus de loin de fort loin
Pour lui porter l'or la myrrhe l'encens...
Si c'était vrai tout ce qu'ils ont écrit
[Luc Matthieu
Et les deux autres....
Si c'était vrai le coup des Noces
[de Cana
Et le coup de Lazare...
Si c'était vrai ce qu'ils racontent
[les petits enfants
Le soir avant d'aller dormir
Vous savez bien quand ils disent
Notre Père quand ils disent Notre Mère
Si c'était vrai tout cela
Je dirais oui
Oh sûrement je dirais oui
Parce que c'est tellement
[beau tout cela
Quand on croit que c'est vrai.*

Ce poème est la complainte d'un regret, la nostalgie de l'innocence enfan-

tine à la découverte d'un monde merveilleux, racheté déjà et pour toujours, rayonnant de beauté.

Graduellement, le monde se révélera par expérience cruel et sans merci, plein de contradictions et de complexités ; il se moquera de nos rêves d'enfant. Je revois encore mon fils à l'âge de six ans rentrant de son premier jour d'école tout en larmes. Il avait été brimé et humilié par un camarade : « Pourquoi est-ce que les gens ne peuvent tout simplement pas être heureux ? » me demandait-il entre ses sanglots. Pour la première fois sans doute, il venait de réaliser que le mal existait ; le cocon de sa petite enfance commençait à se défaire. Et moi, je me demandais si la vie allait semer en lui le cynisme et le doute.

Tous, il nous faudra perdre un jour l'illusion enfantine d'un monde cohérent et beau. Tous, nous serons expulsés du Paradis. Une foi authentique ne pourra se développer que lorsque nous aurons confronté l'ambiguïté d'une réalité déconcertante. Il nous faudra découvrir notre propre malice, notre propre stupidité, aussi bien que celles des autres. Nous tâcherons sans doute de les combattre toutes deux, mais bien souvent rien ne semblera en résulter. L'hypocrisie et les mensonges, intérieurs aussi bien qu'extérieurs, nous mèneront d'échec en échec.

Et pourtant... l'Esprit saint, par l'intermédiaire de l'Eglise, nous assure que ces impressions, sources de découragement

portrait

En 1929 naissait Jacques Brel, chanteur, écrivain et poète belge. Baptisé catholique, il fit ses études chez les jésuites mais se proclama athée. En perpétuelle recherche de sens, le Grand Jacques refusa les faux-semblants et les certitudes, notamment celles de l'Eglise, et resta jusqu'au bout hanté par ses rêves de pureté et de beauté. Oubliant parfois qu'il était lui aussi acteur sur terre de la Cité de Dieu.

et de désespoir, ne sont qu'apparentes. Car le Christ, ressuscité des morts, a vaincu la mort et le mal. L'une des personnes de la Sainte-Trinité a partagé notre destinée et l'a rendue porteuse de sainteté. La foi que proclame l'Eglise nous assure que chaque personne renaîtra de ses cendres, que chaque personne - passée, présente et future - est aimée comme si elle était seule au monde et que ses prières sont toujours entendues et écoutées.

Oui, voilà ce que nous promet la foi, mais notre expérience quotidienne nous démontre notre contingence et combien toute chose est éphémère. Ce qui suggère que tout cela est trop beau pour être vrai, en un mot, que tout cela est ridicule. Et pourtant... il n'y a rien d'autre pour donner sens à notre vie.

Un cœur torturé

Aux yeux de Brel, la foi ressemble à l'extension de nos croyances enfantines : nous retrouverons notre innocence, la justice triomphera, tout finira bien. Comme si l'Eglise s'opposait à tout le poids de nos expériences d'adultes et nous demandait de retomber dans notre naïveté originelle, avec ses solutions simplistes et ses réponses toutes prêtes.

A mon avis, l'attitude de Brel est typique et représente ce qu'il y a de meilleur dans le scepticisme contemporain. C'est une attitude paradoxale, déchirée entre la nostalgie d'une beauté et d'une pureté perdues, mais encore entrevues et désirées, et la crainte d'être à nouveau berné : un profond dégoût pour toute solution facile, pour toute réponse superficielle.

Brel était toujours à la recherche d'une réponse. Il savait à quel point nous sommes hypocrites et il présentait cette hypocrisie dans le miroir de ses chan-

sons. Il se moquait de la superficialité des bourgeois et de leurs petits mondes fantastiques. Il chantait l'amour, qu'il soit jeune ou vieux, fragile et imparfait, avec une tendresse infinie. Et il se regardait lui-même dans le miroir qu'il nous offrait.

*C'est trop facile d'entrer aux églises
De déverser toutes ses saletés
Face au curé qui dans la lumière grise
Ferme les yeux pour mieux nous
[pardonner*

*Tais-toi donc Grand Jacques
Que connais-tu du Bon Dieu ?
Un cantique, une image
Tu n'en connais rien de mieux*

*C'est trop facile quand les guerres
[sont finies
D'aller gueuler que c'était la dernière
Ami bourgeois vous me faites envie
Vous ne voyez donc point vos
[cimetières ?*

*Tais-toi donc Grand Jacques
Et laisse-les donc crier
Laisse-les pleurer de joie
Toi qui ne fus même pas soldat*

*C'est trop facile quand un amour
[se meurt
Qu'il craque en deux parce qu'on
[l'a trop plié
D'aller pleurer comme les hommes
[pleurent
Comme si l'amour durait l'éternité*

*Tais-toi donc Grand Jacques
Que connais-tu de l'amour ?
Des yeux bleus, des cheveux fous
Tu n'y connais rien du tout
Et dis-toi donc Grand Jacques
Dis-le-toi bien souvent
C'est trop facile
De faire semblant.*

Brel ne supportait pas la superficialité des chrétiens qui prétendent avoir toutes les réponses sans même avoir posé les questions. Il craignait avant tout de n'être qu'un poseur, affichant des positions dont il n'était pas sûr. Il trouvait plus honnête d'être athée. Brel n'abandonna jamais ses rêves d'enfant, mais les solutions enfantines ne pouvaient le satisfaire. Il était toujours à la recherche... tellement que cette recherche devint pour lui une fin en soi.

*L'enfance c'est encore le droit de rêver
Et le droit de rêver encore
Mon père était un chercheur d'or
L'ennui c'est qu'il en a trouvé*

Mais l'objet de nos rêves d'enfant est fort différent de l'objet d'une foi mûre - qui demande à voir les choses telles qu'elles sont mais aussi telles qu'elles doivent le devenir. Le Paradis n'est plus cet espace intime, ce jardin magique où Dieu se promenait avec nous dans la fraîcheur du soir. C'est une Cité resplendissante que nous partagerons avec les anges et les saints, une Cité construite invisiblement d'âge en âge sur notre terre et qui, un jour, se manifesterà dans toute sa gloire, en toute sécurité. En attendant, il y a des larmes à essuyer, des ombres à disperser, des impuretés à assainir.

Dieu ne nous charge plus d'entretenir un jardin où tout nous est donné, mais de construire cette Cité - et pour construire une cité il faut travailler dur. Le bonheur qui nous est promis n'est plus le bonheur solitaire d'Eden ; c'est un bonheur collectif et interactif, où la joie de chacun est la joie de tous.

On décrit souvent notre époque comme *l'âge du Moi*. Toute notre attention se centre sur l'individu, sa maturité et ses droits, sa dignité et son unicité ; et cela

est positif sous bien des aspects. Mais cette préoccupation risque de nous faire perdre de vue notre réalité sociale - nos rapports les uns avec les autres, nos solidarités, notre dépendance réciproque. Nous rêvons du jardin... et négligeons la Cité. Il y a chez Brel une faille de ce genre.

La tentation du désespoir

Brel semble comprendre qu'il est enfantin d'espérer retourner au jardin d'Eden, mais cette futilité soulève pour lui la probabilité que la vie est absurde. S'il est futile de désirer le bonheur éternel, une justice sans faille, la vérité ouverte sur les profondeurs de l'être, quel sens a l'existence ? Comme le dit un auteur fameux : « Nous sommes forcés de vivre dans un monde obscur, glacé, sans aucun sens ; profitez-en au maximum. Taillez-vous à même l'existence le sens que vous pourrez y trouver et n'attendez pas qui ou quoi que ce soit pour vous sauver. »

Si l'on perçoit le monde ainsi, un croyant, à nos yeux, ne sera qu'un faiblard qui n'a ni le courage ni la lucidité de faire face au réel. Mais croire, ce n'est pas vivre les yeux fermés. Je serais fort étonné qu'il y ait beaucoup de croyants qui ne se soient jamais demandés si le monde est absurde. Même une sainte de la taille de Thérèse de Lisieux s'est torturée à ce sujet pendant sa longue dernière maladie ; elle dut lutter pied à pied contre la tentation obsessionnelle du désespoir.

N'est-ce pas là, précisément, la tentation dont nous demandons d'être délivrés lorsque nous prions le *Notre Père* ? Serait-il possible que Dieu nous soumette à cette tentation ? Quelle pétition mystérieuse et déconcertante !

Contre l'absurde, la Vie

Gethsémani nous suggère une réponse. Dans ce jardin, l'une des personnes de la Sainte-Trinité eut peur de mourir et dut accepter la mort. En prenant corps humain, le Verbe de Dieu assuma en même temps la destinée de tout homme, la destinée de l'humanité expulsée du jardin d'Eden. La mort y est incluse. Mais dans le cas de Jésus, le scandale de cette destinée est d'une intensité sans pareille. Quelle contradiction transcendante, quelle ultime absurdité ! La source de toute Vie aux prises avec la mort ! Si telle est la volonté du Père, comment son Royaume viendra-t-il ? La Source de la Vie peut-elle être tarie ? Il est impossible d'imaginer la psychologie d'un homme qui serait Dieu, et plus encore celle d'un Dieu qui serait homme. Mais ce qui était en jeu au jardin de Gethsémani n'était pas seulement le destin d'un individu. Jésus doit s'être rendu compte, même obscurément, que tout dépendait de son destin à lui, et il a dû craindre que sa mission ne finisse par un échec. On pourrait dire que Dieu lui-même fit l'expérience d'un échec possible en la personne de son Fils, l'Unique Innocent, qui s'était assujéti à toutes les faiblesses, à tous les doutes qui sont l'apanage de notre chair mortelle.

Brel dans « L'Aventure c'est l'aventure » (1972)



De plus, Jésus était plein de vie ; il vivait pour ramener les autres à la vie, pour apporter la vie aux autres. Comme tout être humain face à la mort, Jésus dut craindre que la mort n'ait le dernier mot. Sa faible chair d'homme dut lutter douloureusement pour accepter ce à quoi son esprit avait consenti. Il ne désirait certes pas être soumis à cette tentation. Il pria d'être délivré du mal qui le confrontait ; il supplia que le Royaume du Père vienne, mais, si possible, pas à ce prix. L'Écriture nous dit qu'il pria d'être délivré de la mort avec cris et larmes, et que Dieu le délivra en effet, le rappelant de la mort à la vie.

Tout comme nous, Jésus fut exposé à toutes les tentations, mais il resta ferme et devint ainsi source de vie pour tous ceux qui croient en lui. Dieu l'a sauvé et nous a ainsi délivrés de l'Absurde.

Comme il est déconcertant, le Dieu de Jésus ! Un Dieu tout-puissant qui se fait volontairement vulnérable en créant des êtres à son image et en leur octroyant la liberté ! Un Dieu qui se laisse nier, qui se laisse renier au point d'être officiellement déclaré mort par Ponce Pilate, au nom de tant d'autres qui l'avaient précédé et qui lui feraient suite. A ceux qui se laissent fasciner par l'abîme de l'absurdité, ce Dieu ne peut que répondre : « Je sais qu'il est difficile de croire. J'en ai fait l'expérience. Mais je vis, et je suis avec vous. »

Ce n'est vraiment pas la réponse que nous attendions, ni le genre de Dieu que nous voulions imaginer. Pour un non-croyant, c'est une non-réponse. A notre « Pourquoi moi ? », Dieu répond simplement en partageant nos difficultés et nos doutes. Il ne s'impose pas, nous laissant libres de trouver notre réponse à nous. Quelle perfection dans l'amour cela manifeste ! Un amour humble, respectueux, discret ; une présence silencieuse et vivifiante.

C'est à nous de traverser la tentation de croire que tout n'est qu'illusion, c'est à nous de faire face à notre néant, d'accepter cette réalité avec obéissance et de garder la foi. L'espoir est sans force jusqu'à ce qu'il ait vaincu la tentation du désespoir. L'amour n'a aucun pouvoir s'il n'a pas pris la mesure de la haine. Quoi que Dieu puisse nous demander, il l'a déjà accompli lui-même. Il sait qu'il n'est pas facile d'avoir pour destin la gloire éternelle, tout en faisant face à un désastre immédiat. Mais Dieu nous a promis que ce destin s'accomplirait au-delà de toute imagination.

La peur de l'espérance

Tout comme Jésus, Jacques Brel aimait la vie. Mais il n'avait pas l'imagination nécessaire pour entrevoir l'accomplissement merveilleux que Jésus révèle. Brel posait les questions qu'il faut poser, mais sa peur de se laisser embobiner dans des réponses toutes faites l'empêcha sans doute d'en entendre aucune. Vers la fin de sa vie, il composa une autre chanson intitulée *Le Dernier Repas* (1964). Elle récapitule sa propre histoire, de même que Jésus à la Cène reprit son histoire à Lui et celle des générations qui l'avaient précédé. Le dernier repas de Jésus s'ouvre sur le festin cosmique de l'agneau où il sera tout en tous.

Brel, lui, place son dernier repas au bord du vaste océan, peut-être près du lieu de son dernier repos,¹ et c'est là qu'il se joint à toute la création pour une ultime célébration.

(...)

*Après mon dernier repas
Je veux que l'on m'installe
Assis seul comme un roi
Accueillant ses vestales
Dans ma pipe je brûlerai
Mes souvenirs d'enfance
Mes rêves inachevés
Mes restes d'espérance
Et je ne garderai
Pour habiller mon âme
que l'idée d'un rosier
Et qu'un prénom de femme
Puis je regarderai
Le haut de ma colline
Qui danse, qui se devine
Qui finit pas sombrer
Et dans l'odeur des fleurs
Qui bientôt s'éteindra
Je sais que j'aurai peur
Une dernière fois.*

Brel n'est pas un athée très convaincant. Il s'accroche à l'image de pureté et de beauté qui l'a hanté toute sa vie. Comme Jonas, c'est un prophète hors des conventions. Il nous secoue avec ses questions, dures et souvent poignantes. Il se moque des poses superficielles, de ces fausses idoles qu'il découvre en lui-même et chez les autres. A sa façon, en ses propres termes, il vit une sorte d'intuition que « la beauté sauvera le monde ».

Peut-être Brel découvrit-il, au cœur de sa peur dernière, qu'en réalité le Dieu qu'il avait rejeté n'existait pas, que ce n'était qu'une caricature. Peut-être découvrit-il qu'il portait avec lui la beauté du vrai Dieu - dans l'idée d'un rosier, dans ce prénom de femme dont il s'était habillé l'âme.

Peut-être découvrit-il qu'étrangement, de façon dépassant toute imagination, il avait lui aussi préparé la venue du Royaume. Pour difficile qu'il soit de croire, il est encore plus difficile d'abandonner tout espoir.

J. R.

1 • Jacques mourut à Paris, en octobre 1978, à l'âge de 49 ans ; on l'enterra au cimetière du Calvaire, sur sa bien-aimée Hiva Oa, l'une des Iles Marquises.

Pour rire...

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)
 Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

Whatever works de Woody Allen

Le comique peut s'insérer diversement dans les films, occuper une place discrète ou épisodique, avec un humour au second ou même parfois au troisième degré. Mais certaines œuvres sont conçues pour faire rire et seulement dans ce but. N'y a-t-il pourtant pas plusieurs sortes de rires, du facile au sophistiqué, du franc au gêné, et autant de registres comiques ?

Le dernier film de Woody Allen, *Whatever works*, qu'on pourrait traduire « Du moment que cela marche... », met au premier plan un personnage qui pourrait être le double de lui-même, mais qu'il ne joue pas. Peut-être n'arriverait-il pas, avec son air de chien battu, de clown timide, à être aussi radicalement antipathique ? Et en effet, Larry David, qui incarne Boris Yellnikoff, un scientifique aigri, atrabilaire plein de ressentiment pour l'univers entier, arrive parfaitement à se rendre odieux. Il a des circonstances atténuantes, puisqu'il rate tout, et même son dernier suicide, après être passé si près du Prix Nobel. Il arrive à survivre en donnant des cours d'échecs, au nom bien choisi, en injuriant sans ménagement ses pauvres jeunes élèves. Cet Alceste new-yorkais semble irrécupérable.

Caricature ? Moins que les autres personnages. D'abord une jeune ingénue du Sud profond, venue tenter sa chance et dont l'incroyable naïveté et l'appétit de vivre vont de façon fort invraisemblable transformer le cœur du vieil endurci. Comme si cela ne suffisait pas, la mère de la jeune fille débarque et

s'adapte parfaitement à la vie new-yorkaise en devenant une photographe à la mode aux mœurs libérées, tandis que son père, passablement coincé, retrouvera, tout aussi rapidement, ses tendances gays, étouffées par la rigidité de la vie provinciale qu'il avait jusqu'alors menée. Il ne reste plus qu'à faire entrer en scène un jeune premier de convention, qui n'a d'autre rôle ici que d'être le beau brun de service. Chacun trouvant sa chance ou son chacun pourra vivre son hédonisme qui tiendra donc lieu de bonheur. Et surtout qu'on ne parle plus d'un Dieu qui n'existe pas !

Ce théâtre de marionnettes nous laisse loin du subtil *Match Point* (2005), pour ne rien dire de l'époque où Woody Allen se prenait pour Bergman ou du moins s'inspirait de lui. Mais on ne me fera pas croire que le cinéaste américain est devenu subitement optimiste ou consensuel, même si dans son testament qu'est *Fanny et Alexandre* (1982), son maître, le cinéaste suédois, avait glissé vers la célébration de la vie présente, à cueillir au jour le jour.

Derrière cette apparente apologie de la liberté amoralisée que les métropoles américaines offrent à ceux qu'une éducation rigide et des principes dépassés tenaient emprisonnés, il y a une nouvelle dose de cynisme, un scepticisme encore plus amer. Et même si le spectateur s'y amuse, comme à une bonne comédie, il découvre que ce rire est quand même grinçant.

Pas si facile l'infidélité !

Rien de tel chez Emmanuel Mouret qui, dans *Fais-moi plaisir*, reprend les thèmes qu'il avait mis en images dans *Changement d'adresse* (2006) et *Un baiser, s'il vous plaît* (2007). Son type de comique n'est pas facile à situer et cela même en fait la valeur. On peut bien discerner une influence de la comédie américaine classique, celle d'un Billy Wilder, par exemple, ou de Blake Edwards dont il plagie joyeusement une scène entière de *The Party* (1969). Mais au fond, c'est plutôt du côté de Jacques Tati qu'il faudrait chercher, ou plus exactement d'un Tati qui s'entendrait avec un Rohmer se laissant aller au facétieux. Bref, un mélange français, original et délicieux.

Réalisateur et scénariste, Mouret est aussi le héros de ses films. Un peu plus chevelu que d'habitude, mais toujours aussi hésitant, timide et maladroit. Ce Jean-Jacques, malhabile en amour, est pourtant capable d'effectuer un impeccable créneau pour garer sa voiture dans un espace minuscule ! D'ailleurs n'a-t-il pas pour profession : inventeur, même s'il reconnaît être plus doué pour la création que pour l'application ?

Jean-Jacques a envie d'être aimé et d'aimer. En fait, il l'est, mais sa compagne Ariane, jouée par la complice de Mouret, l'irrésistible Frédérique Bel, n'est jamais prête à passer à l'acte. Pour en sortir, Ariane conseille à Jean-Jacques d'inscrire leur amour « dans une force de progrès », en allant jusqu'au bout de son désir pour une autre femme, dont elle soupçonne l'existence. Cela servira d'exorcisme à leur couple. Dès lors le film s'articule sur la quête amoureuse de Jean-Jacques, passant d'une femme charmante à l'autre, sans jamais parvenir à ses fins.

La comédie s'oriente un peu trop vers les pantalonades à la manière de Feydeau et de Labiche. Le brave Jean-Jacques est la plupart du temps en caleçon, même si c'est sous la forme plus moderne du boxer-short. Il y a aussi le moment érotico-burlesque où le héros coince le voilage d'un rideau dans sa braguette et n'arrive pas à s'en débarasser. Comme il est l'objet des assiduités de la fille du président de la République, un mélange cocasse de Mitterrand-Chirac-Sarkozy, joué par Jacques Weber, cette scène se passe sous les ors de l'Elysée.

On l'aura deviné : malgré ses allures libertines, le film est d'une moralité au-dessus de tout soupçon. La fidélité aura le dernier mot, donnant à penser que, si le désir des sens et de l'aventure, disons des aventures, est bien présent dans ce spécimen masculin qui incarne toutes nos timidités et nos malades, c'est l'amour véritable qui le guide dans ses échecs mêmes.

G.-Th. B.

cinéma

***Fais-moi plaisir*
d'Emmanuel
Mouret**

« Fais moi plaisir »



Alberto Giacometti et les siens

● ● ● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'Art

Giacometti,
jusqu'au 11 octobre,
Fondation Beyeler,
Riehen/Bâle

La Suisse ne se lasse pas de célébrer son plus grand sculpteur. Au lendemain de l'exposition genevoise du Musée Rath et de celle de Zurich dédiée à la révérence de l'artiste pour l'art égyptien (*Giacometti l'Égyptien*), la Fondation Beyeler joue la carte de l'originalité en abordant les rapports étroitement tissés entre Alberto Giacometti et les membres de sa famille, tous artistes, à l'exception peut-être de sa mère et de son épouse Annette.

On sait l'étroite et singulière collaboration entre Alberto et son frère Diego, qui fut son praticien et son modèle masculin presque exclusif. L'exposition bâloise énonce d'autres liens de parenté artistique. Son père et premier professeur Giovanni Giacometti était peintre dans la mouvance du néo-impressionnisme. Furent également artistes son oncle et son parrain Cuno Amiet, proche de Ferdinand Hodler et Segantini.

En accordant à Giovanni Giacometti la première salle de l'exposition, la Fondation rétablit l'influence du père sur son fils, tout en restituant sa place dans un paysage artistique plus vaste. Par leur ardeur chromatique, les autoportraits de Giacometti entre 1917 et 1922 avouent l'ascendant paternel. Beaucoup de visiteurs prenaient d'ailleurs les peintures de Giovanni pour celles d'Alberto.

C'est à ses fils qui ont « reçu leur programme au berceau », souligne Ulf Küster, commissaire de l'exposition, qu'il confia la réalisation de ses propres ambitions, inassouvies semble-t-il, comme le révèle sa lettre du 3 mai 1927. « C'était mon rêve, écrit-il, de conquérir Paris, mais maintenant c'est vous qui le ferez avec la sculpture, l'industrie et l'architecture. » Il se référait à Alberto et à Bruno, son autre fils devenu architecte. Dans cette intention, il envoya Alberto à Paris, loin de Stampa, cité modeste et repliée sur elle-même. Paris était objectivement la voie possible d'une carrière internationale, celle qui avait échappé au père dont le soutien sera indéfectible jusqu'à sa mort en 1933.

Réalisme et surréalisme

L'enseignement du père perdura bien au-delà de la période d'apprentissage. La captation du réel et l'étude des maîtres étaient essentielles pour le père, elles le devinrent pour le fils toute sa vie durant. Étonnamment, ces deux principes sont inséparables de son œuvre. A Paris, malgré l'influence des stylisations quasi abstraites d'un Brancusi ou des arts primitifs, *Le couple* (1926), inspiré de la sculpture Yoruba du Nigeria, et *Tête qui regarde* (1929), proche des sculptures cycladiques, continuent d'alléguer par leur titre un contenu figura-

tif. Le simple triangle gravé qui figure la *Tête du père* (1927) renvoie au modèle autant qu'aux sculptures cycladiques. Il en est de même de la *Femme couchée qui rêve* de 1929 qui sympathise avec le cubisme.

L'exposition est aussi rétrospective, elle englobe l'ensemble des périodes de l'artiste. Elle illustre donc cette autre influence, cette fois-ci surréaliste, qui aurait pu l'éloigner radicalement de la réalité tangible. *Boule suspendue* (1930), dont un exemplaire appartient à André Breton, n'est pas autre chose qu'une boule, en effet, suspendue au-dessus d'un croissant. Mais la sculpture emprisonnée dans une cage pouvait aussi être lue comme le sexe de la femme et le sexe masculin. Elle fit d'ailleurs impression au sein du mouvement d'avant-garde sensible aux fantasmes, aux désirs et à toutes les dérives de la vie intérieure, tout en contribuant largement à rapprocher Giacometti des surréalistes orthodoxes.

Giacometti réalisa nombre d'œuvres qui sont des apports au surréalisme. La réalité y demeure toujours présente, même si Giacometti la restitue métaphoriquement. *Boule suspendue*, *Circuit et Main prise* de 1932 étaient considérées par Giacometti comme des sculptures « affectives », terme qui évoquait des expériences vécues et des images de rêve. Dans *Femme égorgée* (1933), Giacometti confiait à son marchand Pierre Matisse qu'il voulait susciter non pas une image ressemblante, mais « ce qui m'avait affecté ou que je désirais ». L'œuvre découlait d'ailleurs d'une rencontre survenue à Paris en 1932 entre Giacometti et Madina Gonzaga. Il avait portraituré celle qui deviendra plus tard la comtesse Visconti, à laquelle il avait avoué que « son long cou, d'une séduction fatalement tentante, était une invitation à la strangulation ».

Mains tenant le vide (*L'objet invisible*, 1934) est significatif du réalisme ambigu de Giacometti. Il avait associé dans cette sculpture un masque trouvé aux puces et le corps d'une statue de défunte des îles Salomon, vue au Musée ethnographique de Bâle en 1932. Il se référait à l'art tribal qui lui avait permis, au lendemain de son expérience dans l'atelier de Bourdelle, de s'orienter vers un art plus personnel. Insatisfait des seins et des jambes, il eut « envie de travailler d'après nature ». Même si l'œuvre figure dans la logique du surréalisme par son étrangeté, elle amorçait un intérêt renouvelé pour le réel.

Le jeu des proportions

Giacometti se soumet de nouveau au dessin, à la vérité du sujet et aux thèmes les plus convenus de l'histoire de l'art. Aux natures mortes, s'ajoutent les portraits de son frère tout d'abord, puis de son épouse Annette Arm, autre modèle quasi-exclusif que le sculpteur rencontre en 1942.

A cette réapparition du modèle correspond une étrange réduction du format. « En 1941, dit-il, à ma grande stupeur, mes statues ont commencé à diminuer. » Aux yeux du sculpteur, cet amenuisement des figures était lié à la quête de la ressemblance. Plus elles étaient longues et minces, plus ses figures lui semblaient vraies. La réalité est présente, mais elle est peut-être plus métaphysique.

Comme l'a justement perçu Jean-Paul Sartre dans *La Recherche de l'absolu*, Giacometti est le premier sculpteur à avoir su rendre la distance. Même proches, ses figures paraissent lointaines. C'est là toute la dimension métaphysique et peut-être même existentialiste

de son œuvre, dans la logique des relations de Giacometti avec Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre.

Dans *La Cage* exposée à Bâle, l'effet de miniaturisation est renforcé par la taille disproportionnée du support. La distance se dote d'un autre sens puisque sont enfermés, dans la structure en cage, un homme et une femme dépourvus de rapport de proportion ou de lien psychologique par le regard. L'éloignement s'appliquait ici au rapport homme-femme, suggérant ainsi l'incommunicabilité et la solitude des êtres, que l'on retrouve également dans *La Clairière* et *La Forêt* de 1950.

Influences réciproques

Dans ce réseau complexe de liens familiaux et artistiques, les influences sont réciproques. Diego Giacometti, dont le

prénom fut choisi en hommage à Vélasquez, est la figure emblématique de ses rapports de parenté. La Fondation présente plusieurs pièces décoratives exécutées par Diego dans les années '60 et '70. Car Diego fut très souvent associé aux créations de son frère, surtout au moment de sa collaboration avec l'ensemblier Jean-Michel Frank. Entre 1928 et 1940, le sculpteur exécuta en effet plus de soixante-dix modèles pour Frank, chiffre suffisamment important pour justifier l'aide apportée par Diego pour leur réalisation. C'est ainsi qu'à Bâle, les créations d'Alberto pour Frank font face à celles de son frère.

Alberto adoptait pour Jean-Michel Frank des contours lisses et le plâtre que le décorateur, épris de clarté, appréciait. Frank, c'était cet « étrange luxe du rien », disait François Mauriac. Alberto ne renia jamais ses créations, même s'il adapta son style à celui de son commanditaire. Quant aux créations de Diego, elles témoignent, par la facture hérissée et le choix du bronze, de l'influence d'Alberto. Les points communs s'arrêtent là.

Diego Giacometti n'avait pas l'ambition d'être sculpteur, en dépit de son court passage dans l'atelier de Bourdelle. Il modela avec humour tout un répertoire animalier qui le fascinait depuis l'enfance. Les animaux sont plus rares chez Alberto, aux exceptions mémorables du *Chat* (1950) et du *Chien* (1951) présentés à Bâle.

Mais encore une fois le sentiment et le contenu diffèrent. La dimension humaine l'emporte chez le sculpteur qui prétendait que le *Chien* était un autoportrait. La démarche accablée du chien semble en effet imiter celle de l'homme, comme si tout devait nous ramener à la réalité humaine ou, plus justement, à la vision qu'en avait l'artiste.

G. N.

« Le Chien »



Une révolution poétique

ou la Révolution par la poésie

● ● ● Entretien entre **Alessandra Lukinovich**, Genève
chargée d'enseignement de grec ancien à l'Université de Genève
et **Gérard Joulié**, Epalinges
Ecrivain, traducteur et critique littéraire à choisir

Alessandra Lukinovich : Gérard Joulié, vous n'êtes pas seulement traducteur et critique littéraire, dans cette revue même, vous écrivez aussi de la poésie. Je n'ose pas dire que vous êtes poète, car je sais que vous n'aimez pas ce mot et que vous préférez plus modestement vous qualifier comme Valéry de faiseur de vers ou comme Malherbe d'arrangeur de syllabes. Pour vous, la poésie c'est avant tout le Vers, n'est-ce pas, et vous ne concevez pas de poésie qui ne soit versifiée. En fait, votre manifeste *Contre la Démission des poètes*¹ est un plaidoyer véhément pour le retour au vers, à une poésie régulière.

Gérard Joulié : « Oui, une poésie régulière, comme on parle de la vie régulière d'un moine quand on veut l'opposer à la vie séculière. »

A. L. : Il y a cinq ans déjà, vous avez publié aux Editions de l'Âge d'homme un livre de sonnets avec *Chaunes*, intitulé *La Furie française*, livre de près de cinq cent pages - la chose est à signaler - et cette année vous venez d'éditer avec le même *Chaunes* un manifeste dans lequel vous stigmatisez les dérives

de la poésie ou de la non-poésie actuelle. Chose singulière, comme fut singulière cette correspondance à deux voix que sont les sonnets de *La Furie française*, ce manifeste, écrit toujours à deux, est un long dialogue de douze entretiens qui sont une réflexion vaste et profonde sur la Poésie, sa spécificité, sa fonction et son statut.

G. J. : « On peut dire, en effet, que nous avons examiné cette belle ou chétive personne, cette reine déchuë ou cette fille du ruisseau sous toutes ses coutures. »

A. L. : Cette publication est assortie par ailleurs de deux livres de poèmes, l'un de *Chaunes* et l'autre de vous,¹ dont nous reparlerons plus tard. Mais d'abord, quel a été votre but en écrivant ce manifeste ?

G. J. : « De sortir cette reine déchuë de la tour d'ivoire où on l'avait enfermée, ou du ghetto ou du laboratoire où elle s'était recluse. »

A. L. : Ghetto, laboratoire, tour d'ivoire, mots curieux dans votre bouche à vous qui voulez la remettre en cage !

G. J. : « Notre peuple a toujours aimé se définir. Est-ce là une coquetterie de sa part ? Le luxe d'une nation bien

Contre la démission des poètes. Manifeste de Chaunes et de Sylvoisal, L'Âge d'homme, Lausanne 2009, 322 p.

Sylvoisal,
Les Os de l'insomnie. Tombeaux et comptines, L'Âge d'homme, Lausanne 192 p.

Chaunes,
Aux portes du Tartare, L'Âge d'homme, Lausanne 2009, 204 p.

1 • Voir ci-contre.

assise et qui, semblable à une belle personne, aime à s'examiner sous toutes les coutures ? Ce besoin de clarté, de propreté intellectuelle et morale était, semble-t-il, inné chez lui. Montaigne ne marchait pas à l'aveuglette... »

A. L. : ... Descartes avait sa méthode...

G. J. : « ...et Pascal son esprit de finesse. Baudelaire prétendait qu'on ne devait juger des réalisations d'un poète qu'en fonction de ses intentions proclamées. Une épigramme réussie vaut mieux qu'une épopée manquée. On sait à quel point le disciple de Joseph de Maistre et d'Edgar Poe était un homme d'ordre, de règle et de méthode. »

A. L. : Mais pourquoi au juste un manifeste ? La Poésie a-t-elle vraiment besoin d'une déclaration d'intention afin d'attirer l'attention sur elle ? Croyez-vous peut-être qu'elle retrouvera par ce moyen le droit d'exister dans le monde de l'économie, des jeux du cirque et

des médias ? Les poètes ont-ils vraiment besoin de dire au public ce qu'ils ont l'intention de faire ?

G. J. : « Oui, s'ils sont honnêtes et s'ils ne veulent pas tromper le chaland sur la marchandise. »

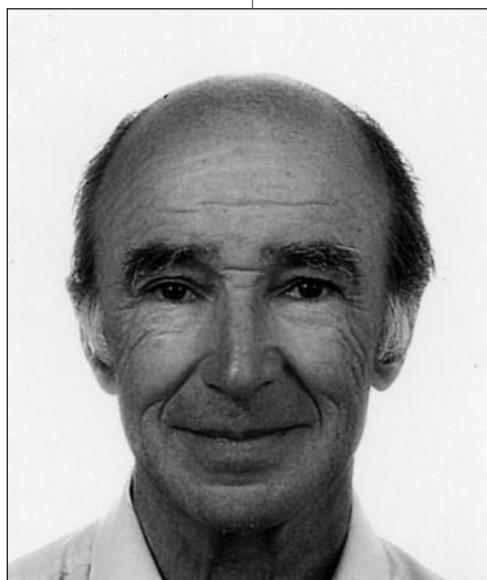
A. L. : La poésie a-t-elle donc besoin de mouvements, d'écoles, de drapeaux, de gilets rouges ? S'il en est ainsi, alors que chacun écrive sa plaquette dans son coin, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes, poétiques ou non.

G. J. : « Les plaquettes seront lues ou pas, glosées ou pas par le corps professoral ou par ce qui reste de critiques littéraires habilités, elles seront médiatisées ou pas, et le bon peuple n'en demande, paraît-il, pas davantage. Nous pensons au contraire qu'il faut en demander davantage. Nous estimons que rien ne marche bien ni dans le monde de la poésie ni dans l'autre. Nous avons donc voulu y voir clair et dénoncer l'imposture et la supercherie là où il y a imposture et supercherie, et nous nous sommes aperçus que ces deux dames tiennent comme toujours le haut du pavé et que leur petit jeu consiste à se renvoyer l'ascenseur.

» Mais qui connaît leur nom, qui se récite leurs vers ? Mais écrivent-elles des vers encore susceptibles d'être récités comme Virgile, Racine, Byron ou Rimbaud ? N'ont-elles pas tout simplement dit adieu au poème, au vers, à toute forme, à tout genre et à toute syntaxe ? Quel dommage que disant adieu au poème, elles n'aient pas songé à prendre congé d'elles-mêmes. »

A. L. : Et là nous en venons à la question suivante. Quelle est la place du poète dans la société ? Du moins, quelle doit-elle être ?

Gérard Joulié



G. J. : « La première. Avec le prêtre. Et nous retrouvons la triade baudelairienne : prêtre, poète, soldat. La poésie chez les Anciens, auxquels il faut toujours revenir quand on veut connaître l'origine des choses, servait d'expression à la religion. Elle en était le vêtement, la liturgie. Pour les Grecs, la guerre de Troie était la guerre sainte comme aucune guerre n'a pu être sainte pour les chrétiens. Elle vengeait les lois outragées de l'hymen. Son succès était la gloire nationale.

» Avec l'avènement du christianisme, la messe a remplacé la tragédie et l'a rendue inutile. Le poète a perdu son emploi. Il a cessé d'être le *vates*, le devin, l'instructeur des peuples, celui qui, dans la société antique, exerçait le sacerdoce de la vérité, rôle qui dans la société chrétienne fut dévolu au prêtre. La religion révélée a mis fin au rôle qu'exerçait le poète dans l'ancien monde. Il ne peut plus atteindre ce caractère d'autorité auguste, cette gravité et cette majesté qui se manifestent avec tant de grandeur dans Eschyle notamment. Le ciel lui est enlevé. Que lui reste-t-il ? L'amour et ses fureurs, comme on commence déjà à le percevoir chez Euripide. D'où sa misogynie. »

A. L. : *N'est-ce pas justement ce que Chaunes reproche au christianisme, en voulant lier la poésie au monde des dieux et au paganisme ?*

G. J. : « Chaunes a bien compris cela. Campé aux portes du Tartare, il empile tombeau sur tombeau dans l'espoir d'en faire sortir les morts, mais il oublie que le paganisme et le polythéisme ne peuvent renaître au sein du christianisme. Ce qu'il en subsistait de vivant a pu continuer de croître, de se développer au sein même du catholicisme, jusqu'au jour où la modernité est née. »

A. L. : *Eh ! bien, cette modernité...*

G. J. : « Nous nous sommes trouvés devant une nouvelle fatalité, qui n'est plus celle du *fatum* antique, mais celle de l'évolution historique, monstre autrement redoutable que ceux dont Hercule avait jadis délivré la Terre, car après avoir dévoré Dieu et les dieux, il est en train de faire son repas de l'homme ou de ce qui reste d'humain en l'homme. »

A. L. : *Terrifiant ! Que faire devant ces ruines ? Sûrement pas œuvre d'archéologue ?*

G. J. : « Quitter un radeau qui ne prend plus la mer poétique ? Quand on songe que la mort de Dieu a donné naissance à toute une foule de professeurs d'histoire des religions ! Sortir d'un troupeau qui n'en est plus un comme Pétrone quittait jadis le banquet de la vie faute d'être conduit par un pasteur ? Cette tentation reste toujours présente à l'esprit d'un honnête homme. »

A. L. : *Cette figure de l'honnête homme est prépondérante pour vous. On ne sait trop au juste si elle est pour vous une figure de substitution du poète.*

G. J. : « Du poète et du chrétien pour qui la littérature a toujours eu affaire avec le Mal. »

A. L. : *Alors dira-t-on que pour vous la poésie est désormais une femme du passé, autrefois aimée et que l'on croise dans la rue sans même se retourner, comme la géométrie fut pour Pascal la distraction d'un moment, et que vous êtes prêt à y renoncer, comme Racine au théâtre, quand vous aurez démêlé si cette tentation vous vient de Dieu ou du Diable ? Avec le péché et avec la femme, le Diable tient une grande place dans vos poèmes, et quand je dis une grande place, ne devrais-je pas plutôt dire : toute la place ? Il me paraît clair*

*qu'en choisissant comme sujet de vos poèmes les Fins Dernières, vous mon-
trez assez de quel côté se portent vos
regards et vers quels horizons vous
vous sentez attiré.*

G. J. : « Laissons Sylvoisal de côté et
revenons plutôt à l'objet de notre en-
retien... »

A. L. : *Oui, qu'est-ce que la poésie selon
vous ? Avant de nous demander si elle
est encore possible aujourd'hui, il con-
vient de voir d'abord ce qu'elle est.*

G. J. : « Disons que la prose est libre et
la poésie contrainte, et que c'est dans
la contrainte qu'elle s'épanouit. Elle res-
pire et donne tous ses parfums en cage,
comme une femme du sérail ou une
religieuse cloîtrée. Elle est à la prose ce
que la vie régulière est à la vie sécu-
lière. La poésie est soumise à des règles,
la prose non, si ce n'est à celles de la
grammaire. La poésie, c'est le vers. Un
livre de poésies, c'est d'abord de larges
marges et très peu de mots sur une
page. Un poème sur une page est
comme une île ou un navire au milieu
de l'eau.

» *La démission des poètes a donc été
une renonciation à la règle, une répu-
diation de la règle, une révolte contre la
règle. Et ce qu'il y a de pire, c'est que
cette révolte a été stérile. Ils ont voulu
libérer le vers de sa prison et de ses
chaînes, et nous voulons l'y remettre car
la poésie est une panthère dans une
cage, venue directement de la forêt du
Mal. C'est une reine captive. Sortez-la
de la captivité, et elle cesse d'être reine.
Ni retour en arrière ni fuite en avant ni
rétro ni néo, mais s'inscrivant résolument
dans une tradition qui remonte à Homère
et qui fait du poète le chantre des mal-
heurs que les dieux envoient aux hom-
mes, le poète est celui, qui, dans un ca-
dre strict et fermé, célèbre Dieu ou sa
belle, Lucifer et sa chute, l'ascension*

au paradis ou le *taedium vitae* et l'horreur
d'être né. Il porte à l'incandescence ce
que la prose dilue. Mais il atteint cette in-
candescence par paliers successifs, cha-
que vers étant le degré d'une ascension
aussi bien prosodique que spirituelle. »

A. L. : *On avait ouvert et libéré. Faut-il
donc désormais contraindre et clôturer ?*

G. J. : « Il faut reprendre l'héritage du
passé. Il faut retrouver les dieux sous le
béton et Diane dans ses forêts. Et les
vers sous les pavés et des pavés refaire
des châteaux de mots. Il faut apporter
de nouvelles Ariane à de nouveaux Mi-
notaure et construire de nouveaux dé-
dales. Il faut retrouver la longue et lente
phrase de Racine et la grande poésie
narrative. Faire de chaque quatrain une
Iliade et une *Odyssée* en miniature.
Revisiter le domaine enchanté qui était
autrefois celui de la poésie et que bour-
geoisement, pédestrement et laborieu-
sement, la prose lui a ravi. Car la poé-
sie est fille de Mémoire. »

A. L. : *Et c'est pour accomplir ce salu-
taire sauvetage que deux poètes camé-
léons se sont transformés pour la cir-
constance en vertueux philosophes !*

A. L. et G. J.

Alliance et espérance

Jésuite et théologien, l'auteur a conduit de multiples sessions et retraites dans les années '60 et '70. Cet ouvrage, que nous devons à deux personnes qui l'ont bien connu, rassemble les causeries données au cours de trois sessions. Des causeries enregistrées ou prises en sténo, d'où le style oral et familier. Le premier thème tourne autour de l'espérance, chemin critique des puissances et du sacré. Le deuxième aborde l'homme en qui on investit son espérance et le troisième parle de responsabilité.

Cette troisième partie survole des thèmes déjà abordés dans les deux premières et donne l'impression de redites. Mais, nous avertissent les préfacières, il s'agit là de la méthode du Père Ganne. Il procédait toujours en spirale, revenant par cercles successifs sur les mêmes points, en s'approchant toujours plus du centre où tout s'éclaire. Méthode très pédagogique, qui laisse au lecteur ou à celui qui écoute un temps de maturation. La pensée de l'auteur est vigoureuse, rigoureuse, rude parfois, décapante souvent, mais éclairée d'une certaine tendresse fraternelle.

Quand il vous demande ce qu'évoque pour vous le mot « Évangile », vous restez en suspens, vous essayez de trouver votre propre réponse, loin des enchevêtrements d'abstractions comme disait Claudel, mais près d'une expérience quotidienne. La grande tentation des chrétiens dans l'Histoire, nous dit-il, c'est de sacraliser le profane, et les

hommes, hélas ! ne demandent que cela ! Ils attendent qu'on leur propose la présence d'une puissance, une puissance en plus garantie par l'Eglise.

Comment comprendre cette parole de Jésus : « Je ne suis pas venu apporter la paix mais la division ? » On bute sur des obstacles qui paraissent à vues humaines infranchissables. Car il y a de fausses paix où l'homme s'abrutit, l'aliénation pouvant être agréable... On peut être esclaves sans s'en apercevoir.

Par ces paroles, le Dieu de l'Incarnation révèle à l'homme le pouvoir du Créateur, qu'il communique à ceux qui veulent être ses enfants afin qu'ils échappent au double péril, celui de s'enfermer dans la solitude et le désespoir ou celui de s'aliéner dans des communautés où ils sont malheureux. L'alliance où il n'y a rien d'unilatéral mais une réciprocité exige donc deux partenaires et l'auteur de nous souffler : « Nous prions Dieu mais nous oublions que Lui aussi nous prie comme dans toute alliance. »

C'est ici l'expérience d'un homme qui a passé sa vie à témoigner d'une relation intime avec son Dieu et qui ne désire rien tant que chacun puisse vivre sa propre expérience.

Un livre dense nous obligeant souvent à nous arrêter pour laisser descendre en nous des paroles parfois dérangementes mais qui ne demandent qu'une chose : creuser encore plus profondément un sillon.

Marie-Luce Dayer

Pierre Ganne,
Notre raison d'espérer,
Lethielleux, Desclée de
Brouwer, Paris 2009,
304 p.

■ Spiritualité

Jean-Joseph Surin
Questions sur l'amour de Dieu

Desclée de Brouwer, Paris 2008, 200 p.

Il n'est guère de notre temps de rédiger un traité de l'amour de Dieu. L'époque est aux témoignages d'abord. Pourtant les conseils de Surin demeurent valables quand il explique que les hommes ne deviendront pas saints tant que « Dieu n'occupera pas la totalité de leur cœur » ou lorsqu'il conseille « l'indifférence : quoi qu'il arrive, se trouver content. Dans cette indétermination, il y a une très grande sagesse. » Ce qui revient à ne laisser « aucun lieu à la passion » et à garder sa liberté intérieure.

Le jésuite Jean-Joseph Surin (1600-1665) fut envoyé en 1634 comme exorciste à Loudun, auprès des ursulines. Quelques mois plutôt, le curé Grandier avait été brûlé sur la place publique pour sorcellerie, suite à la « possession » des ursulines. Après son retour à Bordeaux, le Père Surin tomba dans une grave dépression qui dura vingt ans. C'est après cette terrible épreuve qu'il écrivit la plupart de ses livres. Quant aux *Questions*, le livre fut rédigé à la fin de sa vie mais ne sera vraiment édité qu'en 1930.

Surin doit être considéré comme un des grands mystiques du XVII^e siècle français et ce livre en témoigne. Dans chacun de ses 31 chapitres, l'auteur répond à une question. Le livre s'ouvre sur celle-ci : *Qu'est-ce qu'aimer Dieu de tout son cœur ?* Surin ne craint pas de parler du « sentiment de la présence » de Dieu et de « l'action de grâces » qu'il donne. Il sait aussi marquer les limites de l'empressement et du souci pour l'autre, à l'exemple de la femme pour son mari en voyage. Il conseille « l'abandon à la providence de Dieu » et de confier l'autre à Dieu. D'avoir autant de zèle pour conserver sa paix intérieure que pour lutter contre l'imperfection.

Surin est, pour moi, indissociable de Michel de Certeau (1925-1986), jésuite lui aussi, qui a édité son *Guide spirituel* (1963) et surtout la volumineuse *Correspondance* (1966) que Surin a entretenue surtout avec des religieuses et notamment Mère Jeanne des Anges, la supérieure des ursulines de Loudun. Ajoutons que l'interprétation de M. de Certeau - le XVII^e comme âge d'or de la

mystique - est aujourd'hui remise en discussion, notamment par l'éditeur du présent livre, Henri Laux s.j.

Jean-Daniel Farine

■ Théologie

Wolfhart Pannenberg
Théologie systématique. T. I

Cerf, Paris 2008, 588 p.

Remontant à l'année 1988, ce premier tome de la *Théologie systématique* de Wolfhart Pannenberg, trilogie de plus de 1700 pages (les tomes 2 et 3 ont été publiés en 1991 et 1993) est enfin traduit en français par les bons soins d'Olivier Riaudel.

Consacré à la théo-logie proprement dite, ce volume se subdivise en six chapitres : la vérité de la doctrine chrétienne, sujet de la théologie systématique ; l'idée de Dieu et la question de la vérité ; la réalité de Dieu et des dieux dans l'expérience des religions ; la révélation de Dieu ; le Dieu trinitaire ; l'unité de l'essence divine et ses attributs. Cette démarche porte la marque des choix systématiques de Pannenberg, depuis ses premiers travaux à la fin des années '50, travaux qui culminèrent dans l'*Esquisse d'une christologie* (1964, traduite au Cerf en 1971, puis en 1999 avec une postface importante pour saisir l'évolution de l'auteur).

La *Théologie systématique* représente sans aucun doute l'expression la plus achevée de la pensée d'un auteur parvenu à maturité. Elle repose sur le principe de l'anticipation, qui était déjà au centre de l'*Esquisse d'une christologie*. Les parties les plus neuves du t. 1 concernent les clarifications touchant la différence entre la connaissance naturelle de Dieu et le débat sur la théologie naturelle et le lien établi, entre la question de Dieu, sa dimension rationnelle, son expérience religieuse et la notion même de révélation. Pannenberg estime impossible de passer *directement* de la question de la vérité et de la question de Dieu à l'affirmation de la révélation de Dieu, et spécifiquement du Dieu trinitaire, sans la médiation de l'expérience plurielle et contradictoire des religions.

Dans l'ensemble, la traduction de ce volume est de bonne qualité. A noter toutefois un contre-sens au sujet du barthisme (p. 296). Le sens exact de l'original (« Barthianismus », p. 249) vise les barthiens ou l'école barthienne, et non les « études barthiennes ».

On regrettera par ailleurs l'absence d'un index des concepts, présents dans l'édition allemande, et qui semble indispensable pour permettre une circulation plus efficace dans la construction intellectuelle de la démarche. Espérons que la traduction des deux autres tomes fournira un tel outil.

Denis Müller

Jean-Yves Calvez

Chrétiens penseurs du social. T. III

Après le Concile après « 68 » (1968-1988)

Cerf, Paris 2008, 286 p.

Ce troisième livre de la série présente les pensées sociales chrétiennes d'entre le Concile et l'effondrement communiste. La proximité de ce passé récent rend difficile l'émergence de grandes figures qui feraient le poids face aux Lubac, Maritain, Mounier, Congar d'ailleurs. L'auteur choisit donc, avec bon sens, des courants de pensée autant que des individus.

Les débats de l'époque - esprit conciliaire oblige - interrogent marxisme et libéralisme. La théologie de la libération et la théologie politique allemande y ont aussi tout naturellement leurs places. La complexité de ces discussions est bien manifestée, ce qui honore le sérieux du travail, sans en rendre malheureusement la lecture très facile.

Est exemplaire la présentation de la pensée du dominicain Marie-Dominique Chenu, qui a souligné la dimension idéologique des anciennes versions de la doctrine sociale de l'Eglise, trop peu appuyées sur l'Écriture relue par l'expérience. Très éclairant pour aujourd'hui est aussi le chapitre sur *Comunione e Liberazione*. Ce mouvement italien, symptomatique d'une transition vers la sensibilité d'aujourd'hui, s'appuie non plus sur un corpus d'idées fondées sur le Droit naturel, mais sur la riche expérience personnelle que chacun entretient avec le monde contemporain.

Etienne Perrot

■ Psychologie

Jean François Noël

Le désir inconscient de Dieu

Desclée de Brouwer, Paris 2008, 254 p.

Si on voulait profiter au mieux des notions données par le Père J. F. Noël, un dictionnaire de psychanalyse devrait être consulté avant d'entrer dans son ouvrage. On pourrait se remémorer quelques définitions de base : (le Moi, le Ça, l'espace transitionnel, projections, identification sexuelle, refoulement, etc.). L'effort consenti aiderait à apprécier la richesse et l'originalité de ce livre, basé fondamentalement sur l'expérience clinique comme thérapeute de l'auteur, sur sa formation théorique de psychanalyste et sur sa vie religieuse.

Dans la formation de notre Moi, l'importance de l'autre est considérée dans plusieurs chapitres (« la clé du Moi se trouve dans l'autre... »). L'autre, sujet imprévisible (comme chaque sujet), peut devenir une source de souffrance pour la constitution du Moi qui tend à la stabilité et qui a donc besoin de trouver un Autre Absolu.

L'auteur décrit cinq sortes de sexualités : les sexualités fondamentale, fantasmatique, pulsionnelle, idéale et génitale. Croire que libérer la sexualité génitale va nous rendre plus libres est un leurre. Détruire nos illusions, nos croyances, afin de se construire une plus grande autonomie, est également une erreur. Chaque personne doit réussir au mieux la synthèse de ces cinq sortes de sexualités qui nous forment et nous habitent.

Le Père J. F. Noël rappelle la différence entre le besoin - où l'autre doit se comporter sans liberté - et le désir - où on a accepté l'autre en tant que sujet en soi. On désire être avec lui parce qu'il touche notre propre recherche d'infini et nous rapproche du mystère des origines de l'être. Le besoin est à l'origine de la croyance et le désir fonde la foi (qui permet d'accepter le mystère sans avoir besoin de le mettre à l'épreuve). C'est le désir qui fait dire à l'écrivain Miguel de Unamuno qu'il se révolte face à l'idée que sa vie soit un saut entre deux néants. Le sentiment religieux donne à l'être humain un sens et une acceptation du mystère du pourquoi de la vie plutôt que du rien. L'homme se sait sujet de finitude et prévoit l'infini.

Pour J. F. Noël, la culture (mémoire de tentatives réussies face aux problèmes) fait contrepoids à la sexualité pulsionnelle qui voit l'autre comme un objet, afin que le maximum de rencontres, nécessaires au développement du Moi, soient ouvertes. Un livre à lire et à discuter.

Enrique Bermejo

Julie Saint Bris

Quête de soi, quête de Dieu ?

Psychologie jungienne et spiritualité chrétienne

Presses de la Renaissance, Paris 2009, 178 p.

Deuxième ouvrage de la nouvelle collection *Asketes*, qui veut offrir à ses lecteurs des livres « qui réconcilient la vie spirituelle et la psychologie, le cœur, le corps et l'esprit », le livre de Julie Saint Bris mérite lecture.

Ce n'est certes pas la première fois qu'un auteur s'interroge sur les liens entre la psychologie jungienne et la spiritualité chrétienne (voir les pp. 9-13 de ce numéro de *choisir*) ; toutefois, l'ouvrage de J. Saint Bris plaît pour sa clarté, son accessibilité (de nombreux exemples tirés de la pratique clinique de l'auteure émaillent le texte) et sa riche utilisation de l'apport jungien. L'approche dialectique (conscient *versus* inconscient) de Jung permet tout d'abord à J. Saint Bris de diagnostiquer avec pertinence la quête spirituelle de nos contemporains (la spiritualité a été refoulée dans notre univers moderne privilégiant la Raison, laissant les hommes et les femmes assoiffés de sacré et d'intériorité). Elle lui offre ensuite la possibilité de montrer à quel point la confrontation avec son ombre et ses limites (l'autre en soi) peut constituer pour l'homme d'aujourd'hui un chemin le menant progressivement à Dieu (le tout Autre).

Cette seconde partie de l'ouvrage, où l'expérience de thérapeute de l'auteure affleure avec bonheur, est à mon avis la plus riche. Elle lui permet de donner une réponse positive à l'interrogation contenue dans le titre de son livre : « En cela, écrit-elle, il me semble que la psychologie jungienne nous fait expérimenter, d'une part, que la connaissance véritable est celle qui naît de nos transformations intérieures et non un savoir qui vient de l'extérieur. D'autre part, que la démarche psychique de prise en compte de l'ombre permet une expérience vécue des

contraires "sans laquelle il ne peut y avoir d'expérience de la totalité et de ce fait, accès aux figures sacrées" (Jung). »

Ouvrage à la fois riche et plaisant, à recommander tant aux psychologues qu'aux pasteurs qui y trouveront matière à approfondir leur compréhension de l'âme humaine et à enrichir leur pratique de l'accompagnement, qu'il soit de type thérapeutique ou spirituel.

Pierre-Olivier Bressoud

Collectif

Sous la direction de Eric Fiat et

Michel Geoffroy

Questions d'amour

De l'amour dans la relation soignante

Parole et Silence/Lethielleux, Paris 2009, 230 p.

N'importe quel soignant pourrait penser qu'il sait depuis toujours que l'amour est nécessaire à la bonne prise en charge d'un malade, ou alors, comme Monsieur Jourdain, qu'il le pratique tous les jours et qu'il n'est pas utile d'en parler. Dans cet ouvrage collectif, une dizaine de médecins, psychologues, sociologues, rassemblés autour des problèmes de fin de vie, nous prouvent le contraire.

Comme dans un recueil de nouvelles, chaque chapitre peut être lu séparément. Pour prendre quelques exemples, dans *Généalogie de l'amour en médecine*, Anne-Laure Boch, chirurgienne, analyse avec profondeur comment le soignant se met à aimer son patient à mesure qu'il le prend en charge, « en forgeant devenant forgeron ». Denis Oriot, pédiatre, nous parle avec une finesse et une sensibilité remarquables de l'extrême fragilité des prématurés, des mal formés, des petits êtres pour qui le début de la vie est aussi la fin de vie, sans rien cacher des problèmes éthiques que pose, par exemple, le diagnostic prénatal. David Le Breton, sociologue, attire notre attention sur l'importance du toucher dans toute relation. Jérôme Alric, psychologue, démontre que l'amour de transfert est essentiel dans la relation thérapeutique, surtout en fin de vie. Ce qui fait l'unité de cet ouvrage, c'est une conception élevée de la médecine, et aussi les convictions chrétiennes qui explicitement ou implicitement sont partagées par la plupart des auteurs. Pourtant, et ce sera ma seule réserve, certaines tentatives d'ex-

pliquer l'amour par la philosophie ou de proposer une nouvelle théologie (avec des expressions douteuses comme « montage trinitaire ») sont moins convaincantes. Heureusement Pierre Morel, avocat, remet les pendules à l'heure en exposant judicieusement une approche chrétienne de la fin de vie.

Ce livre riche et nourrissant devrait faire le bonheur de ceux qui sont passionnés par la relation soignant-soigné, en les éclairant sur la grandeur de leur tâche mais aussi sur les pièges qui les guettent, surtout en fin de vie.

Jacques Petite

Micheline Louis-Courvoisier

Les livres que j'aimerais que mon médecin lise

Georg, Chêne-Bourg 2008, 200 p.

Une relation entre une psychologue et son patient qui dépasse les limites fixées par la profession, la mort et le mensonge analysés par Simone de Beauvoir, le témoignage du bouleversement irréversible occasionné par une maladie mortelle, même guérie, une fable mystérieuse sur un hôpital racontée par Dino Buzzati : voici autant de façons d'approcher la médecine par la littérature. Micheline Louis-Courvoisier, historienne responsable du programme *Sciences humaines et médecine* à la Faculté de médecine de Genève, présente vingt-huit textes qui parlent de la maladie, de la relation entre le patient et son médecin, de la douleur, de la guérison et de la mort. Dans sa préface, elle semble adresser son livre aux médecins qui n'ont pas le temps de lire mais que l'expérience littéraire de la situation d'un malade pourrait aider.

Sensible au fait que le langage médical peut empêcher un soignant de comprendre l'expérience individuelle de son patient, elle est convaincue qu'« un dialogue entre la culture littéraire et la culture médico-scientifique constitue un moyen privilégié de restituer la réalité composite, touffue, fragmentée, voire paradoxale des manifestations de la maladie et du malade. » C'est sans doute vrai, et tout malade se sent rassuré par un médecin compréhensif et humain.

Mais ces critiques proposées par Micheline Louis-Courvoisier donnent avant tout envie de lire et ses analyses orientées profiteront autant au corps médical qu'aux malades

qu'aux bien-portants amateurs de littérature, quand bien même la maladie ne serait pas leur thème de prédilection. Accessibles, elles voyagent à travers le temps, les langues et les genres littéraires, et mêlent classiques et contemporains.

Laurence de Coulon

■ Littérature

Božena Němcová

Babitchka, grand-mère

Tableau de la vie campagnarde 1855

Zoé, Carouge 2008, 320 p.

Oyez, Oyez bonnes gens, l'histoire de Babitchka ! Laissez-vous entraîner dans la lecture de ce livre, même si votre cœur doit en souffrir, à l'écoute de la terrible histoire de Viktorka, laissez-vous entraîner par une grand-mère si peu ordinaire, qui vous fera découvrir ce qu'était la campagne au nord-est de la Bohême, au cours du XIX^e siècle, quand les médecins vivaient à une demi-journée de voyage et que les « simples » les remplaçaient tant bien que mal. Un groupe d'enfants, une jeune comtesse vous feront découvrir à leur façon la vie des fourmis.

Savez-vous que les moucherons de la Saint-Jean sont de petites étoiles vivantes appelées lucioles ? Que ce jour-là les jeunes filles se font des couronnes de fleurs et rêvent de voir en songe celui qui plairait à leur âme ? C'était un temps où les villageois faisaient chaque année le pèlerinage à la source magique, où ils faisaient sanctifier rosaires, images saintes ou autres reliques. Un temps où, tout en « pérégrinant », on se racontait des histoires d'autrefois, comme celle de cette jeune fille aimée de deux hommes qui s'entretenaient et finirent par l'assassiner de jalousie. Prennent part à ces pèlerinages, des jeunes gars qui jouent de la trompette ou du pipeau, des jeunes filles portant des paniers, des images, des cœurs en pain d'épices, des vieux, des moins vieux, toute une population heureuse de se retrouver. Un monde définitivement révolu qui nous fait un brin rêver.

Après la Saint-Martin, c'est la neige qui rend le monde heureux, puis les chants de l'Avent alternant avec les contes lors des longues soirées d'hiver. Les saisons se succèdent et la grand-mère bien-aimée (aujourd'hui une des pierres fondatrices de la littérature tchèque) s'affaiblit, et un jour, la flamme de

la vie s'éteint... On ouvre alors la fenêtre afin que son âme puisse s'envoler librement... C'était un autre temps... un temps qu'il est bon de retrouver au fil des pages de ce livre charmant.

Marie-Luce Dayer

Edouard Glissant

Philosophie de la relation

Poésie en étendue

Gallimard, Paris 2009, 158 p.

« Il n'y a pas cinq continents... quatre races... de grandes civilisations » mais une floraison d'archipels, « d'étonnantes rencontres au grand large », un « emmêlement de ces cultures des humanités » : philosophie et pédagogie de la relation, dans l'imaginaire du « tout-monde », loin des transparences d'un universel généralisant.

Edouard Glissant, écrivain et essayiste antillais, né en 1928 à la Martinique, inscrit sa réflexion dans l'axe d'une parole, celle du poème. Sa pensée se veut *archipélique... du tremblement... des frontières... de l'errance... des créolisations... de l'imprévisible... de l'opacité du monde... de la Relation... de la trace...* selon les titres de la seconde partie de l'ouvrage ; une pensée qui réalise les différences, sans qu'on puisse en excepter une seule.

Un livre exigeant, profond, sur les identités ou la mondialité ; une ouverture sur un monde multiple, changeant et imprévisible.

Marie-Thérèse Bouchardy

Jacques Mirily

Au fil des jours...

L'Aujourd'hui de Dieu. Roman

La Bruyère, Paris 2008, 96 p.

Ce qui m'a dérangée de prime abord, c'est que ce livre soit présenté comme un roman. Or le roman est une œuvre littéraire, un récit en prose généralement assez long, dont l'intérêt est dans la narration d'aventures, l'étude de mœurs ou de caractère, l'analyse de sentiments ou de passions, la représentation objective ou subjective du réel.

Rien de tout cela ici. A mon humble avis, il s'agit d'un journal tenu par un vieil homme qui se souvient... Ses souvenirs sont parfois heureux, souvent douloureux, à l'image d'une traversée de vie. Souvenirs émaillés

par des confidences qui touchent à sa foi, à son désir de vivre dans le temps présent, tout en essayant d'y trouver de la joie et de l'émotion.

La description de son réveil à l'hôpital après une opération, où il se sent réduit à l'état de pauvre, diminué physiquement et souffrant mais en même temps riche de pouvoir partager son expérience avec les autres malades, est très émouvante et nous fait toucher du doigt une situation que tant de gens doivent traverser. A ce moment-là, il se jure de créer, une fois remis, une association pour venir en aide à un village africain, victime de sécheresses successives.

A la fin du livre, l'adresse de cette association nous est offerte. Je vous disais bien... il ne s'agit pas d'un roman. Dans le genre confession, ce livre se lit agréablement et les photos de l'auteur, très poétiques, offrent de beaux moments de rêve.

Marie-Luce Dayer

■ Biographie

Françoise Bouchard

Don Bosco.

Par la force du cœur

Salvator, Paris 2008, 300 p.

Dans le domaine de l'éducation, Don Bosco a façonné un comportement positif pour accompagner enfants et jeunes, une manière d'être pertinente aujourd'hui encore, comme le souligne le Père Jean-Marie Petitclerc dans la préface.

Cette biographie rassemble les témoignages épars dans divers ouvrages et offre ainsi une vue d'ensemble complète. L'auteur a un don remarquable pour nous aider à faire route avec Jean Bosco au fur et à mesure des étapes de sa vie, très souvent bousculée. A relever les agressions des sectaires, du démon et des ennuis de santé.

Voilà un visage lumineux finement restitué. Dans le même ton et dans un souci identique d'exactitude, l'auteur a publié *Le Saint Curé d'Ars. Viscéralement prêtre*. A ce propos, le cardinal Jean-Pierre Ricard écrit : « Merci à Françoise Bouchard de l'avoir si merveilleusement évoqué. »

Willy Vogelsanger

Bonhoeffer Dietrich, *Vivre en disciple. (Le prix de la grâce)*. Labor et Fides, Genève 2009, 330 p.

Bovon François, *L'Evangile selon saint Luc (19,28 - 24,53)*. Labor et Fides, Genève 2009, 558 p.

Campo Real Carmen, *Perfusions. Poèmes*. Slatkine, Genève 2009, 268 p.

*****Col.**, *Dieu est-il violent ?* Bayard, Paris 2008, 240 p. [42180]

*****Col.**, *Le Roi Salomon, un héritage en question. Hommage à Jacques Vermeylen*. Lessius, Bruxelles 2008, 496 p. [42159]

*****Col.**, *L'humain et la personne*. Cerf, Paris 2008, 432 p. [42158]

Cool Michel, *Les nouveaux penseurs du christianisme*. Desclée de Brouwer, Paris 2006, 198 p.

Cool Michel, *Messagers du silence. Les nouvelles voix monastiques*. Albin Michel, Paris 2008, 270 p.

Dall'Oglio Paolo, *Amoureux de l'Islam, croyant en Jésus*. De l'Atelier, Paris 2009, 192 p.

Eck Suzanne, *Prédicateurs de la grâce. Etudes sur les mystiques rhénans*. Cerf, Paris 2009, 224 p.

Foucault Michel, *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II*. Seuil/Gallimard, Paris 2009, 356 p.

Gardon Marie-Josèphe, *Un souffle neuf. Trouver une spiritualité pour tout le monde*. Saint-Augustin, St-Maurice 2009, 296 p.

Glorieux Jean, *Lexique des sciences humaines. Personne et société*. Chronique Sociale, Lyon 2009, 232 p.

Guibal Francis, *Emmanuel Levinas. Le sens de la transcendance, autrement*. PUF, Paris 2009, 166 p.

Laurent Annie, *Les chrétiens d'Orient vont-ils disparaître ? Entre souffrance et espérance*. Salvator, Paris 2008, 220 p.

Lentiampa Shenge Adrien, *Paul Ricoeur. La justice selon l'espérance*. Lessius, Bruxelles 2009, 440 p.

Luisier Guy, *Les carnets du Fils prodigue*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 124 p.

Mazery Bénédicte des, *La vie tranchée*. Anne Carrière, Paris 2008, 370 p.

Meier John P., *Un certain juif Jésus. Les données de l'histoire. IV. La loi et l'amour*. Cerf, Paris 2009, 744 p.

Michel Florian, *De Mgr Lefebvre à Mgr Williamson. Anatomie d'un schisme*. Lethielleux/Desclée de Brouwer, Paris 2009, 142 p.

Pirinoli Christine, *Jeux et enjeux de mémoire à Gaza*. Antipodes, Lausanne 2009, 384 p.

Ricard Matthieu, *L'art de la méditation. Pourquoi méditer ? sur quoi ? comment ?* Nil éditions, Paris 2008, 154 p.

Schmitt Eric-Emmanuel, *Ulysse from Bagdad. Roman*. Albin Michel, Paris 2008, 312 p.

Tincq Henri, *Les catholiques. Qui sont-ils ? Comment sont-ils gouvernés ? Quelle est leur histoire ? A quoi croient-ils ? Pourquoi leur morale est-elle contestée ? A quels rites obéissent-ils ? Quelle est leur place dans le monde ? De la confirmation ou de la rectification de quelques idées reçues*. Grasset & Fasquelle, Paris 2008, 464 p.

Wilk Mariusz, *Dans les pas du renne*. Noir sur Blanc, Lausanne 2009, 224 p.

Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuses
18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève

Pour en savoir plus
et vous abonner à ses services :
☎ ++41(0)22 827 46 78
www.cedofor.ch

Maux d'ordre

C'est l'histoire d'un couple d'automobilistes chicagoens (de Chicago, donc) qui tombent avec leur voiture dans le lac Michigan. Aussitôt secourus, ils sont emmenés au Cook County Hospital où ils expliquent aux médecins que leur accident n'est dû ni à la maladresse ni à un malaise, mais à leur GPS. Quand cet appareil omniscient leur a commandé d'aller tout droit, ils ont obéi et sont allés tout droit, incapables d'enfreindre ses ordres même si ceux-ci les conduisaient dans l'eau. Et plouf !

La suite de l'histoire est tout aussi cocasse. Pour délivrer les deux « héros » de leur obéissance aveugle aux consignes, l'un des soignants du Cook County tente de leur inculquer la transgression. Avec un premier exercice plutôt inattendu consistant à couper les étiquettes des matelas. Rude combat intérieur... Vont-ils oser ? Oui ! Et ils trouvent ça tellement délectable que de fil en aiguille, ils vont braver de plus en plus d'interdits, jusqu'à traverser exprès la rue au feu rouge et se faire renverser par une voiture. Quand on est bête, hélas, c'est pour la vie.

Je ne sais pas pourquoi, de tout ce que j'ai pu vivre et découvrir pendant l'été, c'est ce mince épisode de la série Urgences, vu par hasard un soir de juillet, qui refait soudain surface. A-t-il réveillé un vieux souvenir ? Peut-être. Il m'est arrivé à moi aussi de tourner en rond pendant un bon moment, en tant que passagère, dans une voiture guidée par un GPS scélérat, s'obstinant à nous envoyer là où nous ne voulions ni d'ailleurs ne pouvions aller, à moins de défoncer une barrière et de chuter dans une fouille.

Mais il y a plus, bien sûr. Dans sa démesure caricaturale, cet épisode me parle de confiance et de vigilance. De liberté et de volonté. Autant de grands mots qui riment à bon escient, pour contrer des maux d'ordre qui ne riment à rien. A cet égard, le GPS serait-il un symbole ? Celui de notre asservissement consenti à toutes ces voix qui pilotent nos vies ?

La responsabilité, c'est un fait avéré, est tristement soluble dans l'autorité, comme l'ont prouvé et le prouvent encore tant de victimes de prêcheurs fous et de dictateurs allumés. Et comme l'a démontré le psychologue américain Stanley Milgram, ce chercheur de l'Uni-

versité de Yale, qui a mené dans les années '60 des tests effarants sur les limites de l'obéissance. Prétextant expérimenter les facultés d'apprentissage et de mémorisation, il enjoignait à ses cobayes d'infliger des décharges électriques de plus en plus violentes (factices, évidemment) à de prétendus « élèves ». Malgré les cris et la souffrance visible de ces derniers, presque tous les cobayes se sont pliés sans réticence aux ordres, ayant abandonné toute responsabilité personnelle, uniquement préoccupés de se montrer dignes de ce que cet universitaire en blouse blanche, symbole de savoir et d'autorité, attendait d'eux.

Voilà pourquoi je me méfie des blouses blanches, et des chemises brunes, et de toutes les éminences grises qui phagocytent nos destinées. Voilà pourquoi, quand on me dit noir, j'ai automatiquement envie de répondre blanc, par réaction. Qu'ils soient véhiculés par les discours politiques ou religieux, les émissions de télé ou les campagnes publicitaires, tous les mots d'ordre m'horripilent. Je déteste qu'on me dise quoi faire, quoi penser, quoi manger, quelles fringues porter, par quel chemin aller. Je déteste me faire manipuler par cette foule de petits GPS invisibles, ca-

chés dans les médias et amplifiés par la rumeur publique. Qui tire les ficelles ? Qui nous dicte ces idées, ces opinions, ces visions du monde que nous croyons être les nôtres et qui nous transforment en moutons ?

Je plaide pour la réhabilitation du libre arbitre, de l'esprit critique et du simple bon sens, cette intelligence basique qu'on appelle également jugeote, et dont l'absence peut nous conduire aux pires dérives, comme en témoignent tant de pogroms et de carnages ayant marqué l'histoire de l'humanité. Je plaide en particulier pour qu'on fiche la paix aux mendiants Roms, dont le seul crime est de venir chez nous quémander quelques miettes tombées de notre table. Et tant qu'à vouloir nous protéger des profiteurs, je suggère qu'on cherche ailleurs d'autres boucs émissaires - dans les coulisses dorées de nos banques, par exemple.

Gladys Théodoloz



JAB 1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Découvertes

01 Bible	Ecole de la Parole	8 séances oct. 09 – juin 2010
02 Bible	Les rencontres de Jésus	6 séances oct. 09 – mars 2010
03 Pastorale jeunesse	Ecole de l'action	4 séances oct. 09 – mars 2010
04 Spiritualité	Art et prière	3 séances nov. 09 – juin 2010
05 Liturgie	Les 3 «R» de la liturgie en Avent	4 séances oct. 09 – nov. 2010
06 Spiritualité	Rencontre avec Mgr Pierre Farine	3 séances déc. 09 – juin 2010
07 Culture et religions	Chrétiens d'Orient : quelles perspectives ?	3 séances nov. 09 – déc. 2010
08 Interreligieux	Relation avec le Judaïsme	séances à définir en groupe
09 Accompagnement	Se libérer des blessures du passé, s'ouvrir au pardon	séances à définir en groupe
10 Ethique	Les sept péchés capitaux	1 conférence par mois
11 Interreligieux	Le prophète et la prophétie	1 séance 25 mars 2010
12 Théologie	Un auteur, un livre	9 séances oct. 09 – juin 2010

Approfondissements

13 Bible	Lectio divina	8 séances oct. 09 – juin 2010
14 Bible	Saint Jean	18 séances oct. 09 – juin 2010
15 Bible	Situations humaines et recherche de Dieu	4 séances janv. – fév. 2010
16 Interreligieux	Couples et mariages interreligieux	4 séances janv. – fév. 2010
17 Théologie	Qu'est-ce que l'homme ? (Ps 8,5)	3 matinées janv.-fév. 2010
18 Spiritualité	En marche vers Pâques	2 séances mars 2010
19 Bible	Un Dieu qui appelle	2 séances avril 2010
20 Accompagnement	Pour parents ayant perdu un enfant	séances à définir avec le groupe
21 Accompagnement	Traverser le deuil	séances à définir avec le groupe
22 Spiritualité	Premiers pas dans la prière	2 matinées juin 2010
23 Spiritualité	Je ne vous appelle plus serviteurs mais amis	4 séances nov. 09 – mai 2010
24 Bible	Messie méfisse	2 matinées avril 2010

Spécialisations

25 Pastorale	Damaris	parcours à la carte
26 Pastorale	Faire Eglise	18 soirées et 3 journées
27 Liturgie	Formations liturgiques	diverses propositions
28 Ethique	Ethique et fiscalité	1 journée le 7 nov. 2010
29 Interreligieux	Initiation au dialogue interreligieux	4 séances fév. - mars 2010
30 Philosophie	Le présent du corps	5 séances oct. - déc. 2009
31 Accompagnement	Mieux communiquer	à définir avec le groupe
32 Théologie	Atelier œcuménique de théologie, AOT	2 ans sept.09 – juin 2010
33 Spiritualité	Un jour au monastère	mardi 24 avril 2010
34 Spiritualité	La montée au Carmel	4 jours 15-18 juin 2010
35 Théologie	Jésus en son temps	11 séances oct.09 - mars 2010
36 Evènement	Forum diocésain sur la diaconie	Samedi 29 mai 2010



FORMATION CHRETIENNE ECR 2009-2010

Département de la Formation • Rue des Granges 13 • CH -1204 Genève
Tél. 022 319 43 43 • Fax 022 319 43 53 • formation@cath-ge.ch • www.cath-ge.ch